

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE { 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois 30 — Six Mois 60 — Un An 110
 Seine, Seine-et-Oise. 15 — 30 — 60 —
 Départements. 18 75 37 50 75 —
 Union Postale. 21 50 43 — 86 —
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste
 de France et d'Algérie.

FIGURES QUI PASSENT

M. Massenet

M. Massenet fait représenter, demain, à l'Opéra-Comique, un conte de fées. Il devait aux fées cette politesse, car elles veillèrent sur son destin. J'imagine que le 12 mai 1842, elles s'assembleront à Montaud, bourgade industrielle de la Loire, située près de Saint-Etienne, et pénétrèrent par le trou de la serrure dans le logis d'un maître de forges, M. Massenet-Royer de Marancourt. Un petit garçon y venait au monde, vingt et unième enfant de la maison. Elles s'approchèrent du berceau où vagissait le nouveau-né. Autour d'elles retentissaient les fracas des marteaux, le halètement des machines à vapeur. L'une dit : « Tu auras l'esprit et la grâce, tu seras roi dans ton art. » Une autre : « Tes chansons de volupté toucheront le cœur des femmes. » Une troisième : « Tu vibreras comme une harpe au contact de la nature et des hommes; tu auras des joies infinies et des peines ignorées. »

Ces prédictions se sont accomplies. L'auteur de *Cendrillon* a tous les dons, tous les prestiges; il a la gloire, la fécondité, l'admiration de la foule, l'estime de ses pairs. Et je doute qu'il soit complètement heureux...

L'histoire de ses débuts semble un chapitre de la *Morale en action*. Elle est pleine de vertus, de labeurs, d'épreuves, de bonheurs. De bonne heure, sa vocation s'éveille. Il y a dans l'usine paternelle des ouvriers tyroliens qui entonnent des chansons, le dimanche, au sortir du cabaret; le petit Massenet écoute avec ravissement ces chants naïfs. Sa mère lui met les mains sur le piano, et, sans effort, elle fait de lui un virtuose.

Dépendant la révolution de 1848 a ruiné l'établissement du maître de forges. Toute la famille vient à Paris. Le bambin en profite pour se présenter au Conservatoire. A neuf ans, il y est admis sur l'audition de la sonate en ut dièse de Beethoven. C'est un excellent élève, docile et zélé. Et voici que, par un nouvel événement, il est attaché à ses études. M. Massenet le père regagne la province; l'enfant prodige est placé au séminaire, et il tombe dans une affreuse mélancolie. Du fond de sa prison, il écoute le chant des oiseaux, le murmure du vent dans les feuilles, et ces bruits lui rappellent ceux qui exhalèrent de la classe de l'émiment M. Marmonet. A ce souvenir ses larmes coulent. Pour raffermir sa résolution, on lui recommande de lire *l'Imitation de Jésus-Christ*. Il s'en nourrit en effet, et griffonne sur les marges du volume des notes de musique. Toutes les impressions qu'il éprouve s'expriment en mélodies. N'y pouvant plus tenir, il se résout à la fuite. Il s'échappe à travers champs jusqu'à Lyon où il possède des parents. Il compte les émois par le récit de son martyre; ils s'empressent, avec force gronderies, de le ramener au bercail. Mais cette escapade a ouvert les yeux de Mme Massenet. Elle comprend que Dieu a marqué son fils pour de grands desseins. Elle lui loue une place dans la diligence de Paris, glisse en son baluchon des bas de laine, pour lui tenir chaud l'hiver, et, au fond de l'un d'eux, quelques écus, fruit de ses modestes économies.

— Allons, mon petit Jules, sois bien sage et pense à moi !
 Le petit Jules, tout étourdi, n'a pas le temps de répondre. Déjà la lourde voiture, entraînée au galop de ses chevaux, l'emporte vers la grand-ville, où l'inconnu !

Oh ! les belles et les cruelles années ! Massenet a réintégré le Conservatoire, où il suit les cours de Bazin. Il n'a pas le sou, mais il est riche de rêves et d'espérances ! Il donne des leçons à deux francs l'heure, tarif des cochers de fiacre, — sans pourboire. Il loge sur la Butte, dans une mansarde. Trois fois par semaine, il est utilisé comme timbalier à la salle Ventadour; les autres soirs il manie la mailloche et les cymbales au café Charles de la rue des Poissonniers, où des amateurs du quartier, commerçants, officiers en retraite, clercs de notaire et commis de nouveautés organisent des concerts. L'orchestre comprend quatre flûtes, deux clarinettes, un cor, un trombone, une contrebasse et une demi-douzaine de violons. Il a pour chef Marié, père de Galli, de Paola et d'Irma, par qui son nom sera plus tard illustré.

Massenet a choisi une partie qui lui laisse des loisirs. Il ne les emploie pas à dévorer des romans, comme ses camarades de pupitre. Il travaille, la cervelle agitée d'une perpétuelle ébullition. Il compose simultanément une marche religieuse pour Saint-Pierre de Montmartre et une opérette, les *Deux Bourgeois*, pour le théâtre de La Tour-d'Auvergne. Tous les matins, à l'aube, il franchit les ponts et s'en va retrouver le vieil organiste Savard qui lui enseigne la fugue et le contrepoint. Son activité dévorante est récompensée. Il moissonne tous les prix, y compris celui de Rome. Il part pour la Villa Médicis. Les années qu'il y passe sont les plus douces qu'il ait eues. La jeunesse, la santé, point de soucis, l'existence matérielle assurée, une foi robuste dans l'avenir, une terre peuplée de chefs-d'œuvre, un ciel harmonieux : ce sont les conditions de la parfaite félicité. Elle se double, pour notre musicien, d'un bonheur intime. Il rencontre une exquise jeune fille qu'il épousa. La vie ne lui offrait qu'enchantements et sourires...

De 1839 à ce jour, M. Massenet n'a pour ainsi dire pas changé d'hygiène intellectuelle, ses habitudes sont immuables, réglées. Chaque matin, à cinq heures, il s'assied devant sa table. La rue est calme; tout dort autour de lui; aucun bruit ne trouble sa méditation. Il compose dans le silence et la solitude, sans s'aider d'aucun instrument. Il n'ouvre pas son piano. Lorsqu'il écrit la partition de *Manon*, il s'enferme à la Haye dans une chambre de l'hôtel de l'Europe. Il n'avait pas voulu révéler le lieu de sa retraite. Ses amis eurent beaucoup de peine à le découvrir. Ils interrogèrent l'hôtelier qui leur dit :

— Celui que vous cherchez doit être ce monsieur si tranquille qui noircit des feuilles de papier et s'en va au Jardin zoologique donner à manger aux antilopes !

Depuis trente ans, en quelque endroit qu'il se trouve, M. Massenet continue de noircir du papier. A Paris, le bureau de son éditeur, M. Heugel, remplace le Jardin zoologique : il s'y rend exactement chaque après-midi. Et s'il ne donne pas à manger aux antilopes, il distribue des paroles obligantes aux personnes qui s'empressent pour le voir. C'est encore une façon d'exercer la charité. Du reste, même au cours de ses promenades, il n'est pas oisif. D'amoureux soucis l'accompagnent. Il y a toujours une femme dont il est épris : c'est l'héroïne qu'il s'apprête à transporter sur la scène. Elle le pénètre, il la caresse, il la possède, — céphaléme. Tour à tour, cette amante idéale s'est appelée Marie-Madeleine, Eve, Hérodiade, Esclarmonde, Charlotte, Thais, Sapho. Quoique ces figures appartiennent à des cycles différents, elles sont sœurs. Elles ont même tendresse, même langue, et ce même charme de coquetterie sensuelle qui constitue proprement leur âme. Chacune d'elles a procuré au musicien d'égalles extases, d'égalles agitations. Les larmes de miel de M. Massenet présentent trois phases dont ses librettistes reçoivent le contre-coup :

1° *L'enthousiasme*. Ivresse des premiers contacts, délices de la conception, éblouissement du rêve à demi réalisé.
 2° *L'inquiétude*. C'est la période douloureuse de la gestation, des crises d'abandon et des dégoûts passagers. M. Massenet est plus que jamais féroce de son idéal, mais quand il veut l'atteindre elle le fuit : *fugit ad salices*. Il se désole ; il demande, avec une exquise politesse, des modifications à son collaborateur. Il arrive auprès de lui, tout dolent :

— Décidément j'y renonce.
 — Qu'est-ce donc ?
 — Ça ne vient pas.
 — Vous voulez rire !
 M. Massenet a besoin de se « faire consoler ». Il exagère son mal pour les mieux guérir, il reprend courage. Et peu à peu l'œuvre se cristallise dans son esprit.

3° *L'équilibre*. Il en arrête les lignes, en fixe le détail. Il n'a plus qu'à s'occuper de l'écriture. Et là, il est sans rival. Sa science, sa souplesse, son habileté techniques, ses ressources inventives émerveillent les gens du métier. Ne pouvant nier ces mérites, ils les exaltent inmodérément. C'est une façon perfide d'insinuer que M. Massenet n'a que ceux-là, et que chez lui, l'adresse supplée au génie. La jalousie, comme la haine, est ingénieuse. L'on ne peut contester que les grands succès de M. Massenet, sa renommée européenne, l'abondance de sa production ne l'aient, dans quelque mesure, déchainée...

A n'en juger que sur l'apparence, M. Massenet endure d'une âme sereine l'aiguillon de l'envie. Nul plus que lui n'est aimable. Il est sans effort et par inclination naturelle. Son regard, sa poignée de main, son sourire sont pleins de mansuétude. Il trouve, dès l'abord, l'épithète qui flatte, le compliment qui séduit. Lorsqu'il n'exprime pas de vive voix ces gentillesses, il les confie à la poste. Car cet homme extraordinaire ne laisse pas une lettre sans réponse. Et je vous assure qu'il entre dans sa courtoisie une grande part de bonté. Il y a les princes qui veulent se faire craindre, et ceux qui veulent se faire aimer. M. Massenet appartient à la seconde catégorie. Et ce n'est pas la moindre originalité qui le distingue d'avec ses confrères.

Enfin, il est gai... Ses saillies, ses anecdotes, sa vivacité gaminale, le pétilement de sa verve qui parcourt toute la gamme des jovialités gauloises sont la joie des salons et des dîners où l'on cause. Il ne retire, clercs de notaire et commis de nouveautés organisent des concerts. L'orchestre comprend quatre flûtes, deux clarinettes, un cor, un trombone, une contrebasse et une demi-douzaine de violons. Il a pour chef Marié, père de Galli, de Paola et d'Irma, par qui son nom sera plus tard illustré.

Massenet a choisi une partie qui lui laisse des loisirs. Il ne les emploie pas à dévorer des romans, comme ses camarades de pupitre. Il travaille, la cervelle agitée d'une perpétuelle ébullition. Il compose simultanément une marche religieuse pour Saint-Pierre de Montmartre et une opérette, les *Deux Bourgeois*, pour le théâtre de La Tour-d'Auvergne. Tous les matins, à l'aube, il franchit les ponts et s'en va retrouver le vieil organiste Savard qui lui enseigne la fugue et le contrepoint. Son activité dévorante est récompensée. Il moissonne tous les prix, y compris celui de Rome. Il part pour la Villa Médicis. Les années qu'il y passe sont les plus douces qu'il ait eues. La jeunesse, la santé, point de soucis, l'existence matérielle assurée, une foi robuste dans l'avenir, une terre peuplée de chefs-d'œuvre, un ciel harmonieux : ce sont les conditions de la parfaite félicité. Elle se double, pour notre musicien, d'un bonheur intime. Il rencontre une exquise jeune fille qu'il épousa. La vie ne lui offrait qu'enchantements et sourires...

Oui, M. Massenet est au nombre des élus. Il a les satisfactions de la gloire et celles plus désirables du foyer. Pourtant, J. CORNELLY.

voyez-le à la veille de ses premières représentations. Il monte en chemin de fer et fuit le champ de bataille, non pas certes par lâcheté. Le danger ne l'effraye pas; ce n'est point la défaite qu'il redoute, ce sont les conséquences de la victoire. On la lui fait durement payer. Dans la coupe du succès, le public verse le miel, la critique musicale verse l'absinthe. Cette corporation ne pêche pas, en ce qui le concerne, par excès de bienveillance. Elle est volontiers intolérante, farouche, exclusive. Jamais elle ne pardonnera à Massenet de n'avoir pas eu le tempérament de Richard Wagner. Il accepte ces reproches avec humilité, mais il ne peut s'empêcher d'être un peu surpris de leur rigueur. Il dissimule l'amertume qu'il en ressent, il a la pudeur de sa tristesse. Et c'est pourquoi lorsque la toile se lève sur le premier acte de *Cendrillon*, le sera loin de la place Boileau. Il disait l'autre jour :

— Ma résolution est arrêtée. Vous allez écouter mon dernier ouvrage. Je cesse d'écrire pour le théâtre.

Mais les fées sont là, les trois petites fées, ses amies. Elles ramasseront la plume qu'il aura laissée tomber et, doucement, la lui remettront entre les doigts...

Adolphe BRISON.

Échos

La Température

Le baromètre s'est un peu élevé, à Paris il est à 764mm et à Biarritz il dépasse 768mm. Mais le temps est lourd, le ciel nuageux, la pluie probable. Sur nos côtes de l'Ouest, la mer est houleuse, notamment à Calais, au Havre et à Boulogne. La température est à peu près sans variations; elle donnait hier matin à huit heures : 19° au-dessus et 21° vers trois heures; on notait dans la matinée 23° à Alger. En France la situation s'améliore; néanmoins, quelques ondées nous menacent encore; le temps va devenir assez chaud. Dans la soirée le baromètre, vers onze heures, restait à 765mm.

Les Courses

A deux heures, Courses à Saint-Ouen. Gagnants de Robert Millon :

Prix du Loiret : Mac Booser.
 Prix de la Beauce : Corniche.
 Prix de la Sologne : Echauffour.
 Prix Bandmaster : Pantaloon.
 Prix de l'Orléanais : Feuillage.

L'ÉPONGE

J'ai indiqué hier qu'un des principaux avantages de la révision sera la possibilité de couper court à toute espèce de représailles. Certes, il y a des coupables, car la condamnation illégale et inique de Dreyfus n'a pas été obtenue par une combinaison de conjonctures et de chances conduites par le pur hasard. Il y a eu machination. Il y a eu concert pour écraser un innocent. Je crois bien qu'au fond l'affaire est un épisode de l'absurde antisémitisme, qui a brisé des crânes de mort sous la croix du Dieu de mansuétude et de miséricorde. Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, mort aux juifs ! Ainsi soit-il.

Mais, comme l'a très bien indiqué le général Mercier dans un entretien reproduit par le *Matin*, il est probable, vraisemblable, que l'auteur présumé et principal est Henry, qui s'est fait justice, et dont les forfaits, aujourd'hui découverts, expliquent, sans le justifier, le suicide. Les autres acteurs ont cédé à un faux esprit de corps, au besoin de se distinguer comme tourmenteurs, à défaut d'occasions plus militaires. Ils seront châtiés moralement, frappés dans leur conscience, dans leur considération même, par l'arrêt de révision, et il me semble que sinon pour l'absolue totalité d'entre eux, au moins pour la plupart, ce châtiement suffira.

Il existe peut-être des gens qui reviennent de donner pour sanction à l'affaire Dreyfus des réformes profondes dans l'organisation militaire de ce pays-ci. Ils ne seront pas suivis. Ce n'est pas que tout soit parfait dans l'armée. Il n'y a pas un général qui le soutiendrait. Et il est vraisemblable que l'erreur judiciaire en voie de réparation aura pour résultat bienfaisant une refonte de la justice militaire. Il n'y aurait aucun inconvénient, par exemple, à voir désormais les membres des Conseils de guerre assistés, comme en Allemagne, par des officiers-magistrats qui consentiraient de le faire. Je dis comme en Allemagne, parce que les mêmes gens qui se défendent de rien accepter de l'étranger viennent de passer vingt-neuf ans à copier l'Allemagne, sans avoir aperçu une seule des différences sociales qui rendent nos institutions stériles et absurdes.

Mais, à part cela, et la restitution à la police des recherches que les militaires accomplissent en dépit du sens commun, parce qu'elles sont au-dessous d'eux et indignes d'eux, je ne vois pas ce qu'on peut demander, tant qu'on ne sera pas converti à une thèse que je soutiens depuis vingt ans : l'incompatibilité d'une armée permanente de plus de cinq cent mille hommes avec une république démocratique.

La meilleure de toutes les politiques, c'est la politique de l'éponge. Pourquoi ne pas faire tout de suite ce que l'on est forcé d'accomplir plus tard ? Pourquoi se retourner sans cesse vers le passé ? Quand c'est pour y puiser des enseignements, fort bien ! Mais quand c'est pour y chercher des aliments de haine, des retours de supplices, des raisons de se rendre mutuellement pénible court passage sur la terre, sur ce pauvre petit morceau de boue qui devrait être depuis longtemps délavé par les larmes que nous faisons stupidement verser, non, mille fois non !

Nous nous réclamons de Celui qui a pardonné. Nous pardonnerons. — J. CORNELLY.

A Travers Paris

M. le Président de la République et Mme Loubet viennent de lancer des invitations pour une réception qui aura lieu lundi prochain, 20 mai, à l'Élysée.

Il est impossible de dire plus spirituellement que les deux procès qui s'engagent ce jour-là même, le procès Dreyfus à la Cour de cassation et le procès Drouot à la Cour d'assises, ne sauraient inspirer nulle inquiétude au point de vue du maintien de l'ordre et de la tranquillité.

Il y a seulement tout lieu de croire qu'étant donnés les événements de la journée, la conversation ne sera pas languissante, ce soir-là, dans les salons de l'Élysée.

Le ministère de la marine a demandé à la Ville de Paris la concession d'un emplacement, soit dans le bois de Boulogne soit dans le bois de Vincennes, pour y construire un canal destiné à l'étude des divers modèles de navires.

On sait en effet que les services techniques des constructions navales sont désormais centralisés à Paris. Or, toutes les grandes nations maritimes possèdent des établissements de cette nature. La France seule se trouvait en arrière à ce point de vue, et M. Lockroy tient à combler cette lacune. Les Parisiens accueilleront cette initiative avec une sympathique curiosité; peut-être verront-ils l'embryon du « Paris-ports de mer » que l'on nous promet depuis si longtemps.

C'est cet après-midi que s'ouvrira à l'École des beaux-arts le vingt-troisième congrès des délégués des sociétés des beaux-arts des départements.

Cette institution qui chaque année réunit à Paris tout ce que la province compte d'artistes, d'esthètes et d'érudits en histoire de l'art, venus pour échanger avec leurs confrères de la capitale les résultats de leurs travaux et de leurs études, est une des plus belles créations du marquis de Chennevières qui vient de mourir.

Pieusement et intelligemment continuée par M. Henry Jouin, secrétaire général de l'École des beaux-arts, elle entretient en France le respect des grands maîtres disparus et l'unité indispensables au maintien de notre supériorité artistique.

Au cours du congrès, qui durera jusqu'à samedi, vingt-trois lectures de mémoires seront faites par MM. Charles de Beaumont, Bonet, Brais, Abbé Bossebois, l'abbé Bouillet, Bouillon-Landais, Braquehay, l'abbé Brune, Charvet, Clauzel, Coste, Delignières, Denais, Fouque, Gabeau, Gauthier, Ginoux, Giron, de Grandmaison, Hénauld, Herluison, Jacquot, Leroy, Leymarie, de Longueville, Lorin, Maxe-Wéry, Mazerolle, Momméja, Musset, Perathon, Pierre Ponsouilh, de Swarte, Thiollier, Thoisson et Veulin.

M. Gustave Larroumet fera samedi une conférence à la séance de clôture que présidera M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts.

Il y aura mardi prochain, à l'hôtel Drouot, une vente de tableaux, aquarelles, pastels, dessins et aquarelles, qui pourrait bien être très rentable : il s'agit de la collection de M. A. Dachery, collection peu nombreuse, mais riche de quelques chefs-d'œuvre de Sisley, de Boudin, de Cals, de Pissarro, de Ribot et de Jongkind.

INSTANTANÉ

GEORGES OHNET

Tous les ans, à peu près, le monde de la librairie s'agit. C'est l'époque où va paraître un nouveau roman de Georges Ohnet. Aujourd'hui il s'agit de *Au fond du gouffre*, une œuvre qui va faire grand bruit, dans laquelle, au milieu d'un drame angoissant, est abordée une passionnante idée de justice.

Mais si, à la librairie Ollendorff, le départ de *Au fond du gouffre* produit une activité considérable, l'auteur lui-même demeure inamuablement calme; Georges Ohnet peut compter parmi les écrivains qui s'occupent le moins du lancement de leurs ouvrages; il est blasé sur les grosses ventes; depuis le *Maître de forges* (il y a déjà longtemps) il ne connaît que ces ventes-là.

En ce moment il est tranquillement dans sa propriété des « Abymes », en train de travailler, ce qui ne change pas ses habitudes; Georges Ohnet est un grand bucheur.

Tout le monde connaît cet homme petit, nerveux, d'une activité inlassable, dont les yeux pétillent de malice, dont la conversation incisive et amusante anime tous les endroits où il se trouve. C'est, avec lui, une suite sans fin d'aperçus, d'anecdotes, de traits inattendus.

Mais — et c'est ce qui est rare — la verve et l'esprit de Georges Ohnet ne s'attaquent jamais à des personnalités. Aucun confrère n'est plus indulgent, plus bienveillant. Georges Ohnet, qui fut un des écrivains les plus discutés, les plus combattus d'aujourd'hui, n'a gardé aucune aigreur contre personne. Certes, l'énorme succès de ses ouvrages a pu lui conserver toute sa sérénité; mais il faut, néanmoins, constater combien ce grand confrère est resté cordial, accueillant aux jeunes qui vont, en plus grand nombre qu'on ne pense, le consulter, et en reviennent toujours encouragés et pleins d'espoir.

Il est piquant de constater que de même que le *Maître de forges* a été presque le premier volume édité par Paul Ollendorff, rue Richelieu, *Au fond du gouffre* est le premier volume que lance la nouvelle société de la Librairie Ollendorff dans son nouveau domicile de la Chaussée-d'Antin. C'est bon signe.

Georges Ohnet, qui vient de finir un roman, travaille à une pièce que nous applaudirons bientôt sur une de nos grandes scènes.

On connaît l'usine élévatoire du service des eaux établie à l'angle de la place de l'Alma, du quai Debilly et de l'avenue du Trocadéro, et désignée généralement sous

le nom de « pompe à feu de Chaillot ». Cet établissement, construit sur des terrains qui représentent aujourd'hui une grande valeur, va être prochainement désaffecté par la Ville de Paris; les terrains seront mis en vente et l'usine sera transférée à Auteuil.

En attendant, une Compagnie américaine — naturellement — a demandé à la Ville de lui louer pour la durée de l'Exposition, et moyennant un fort loyer, une partie de cet emplacement. Il s'agit d'y installer, à grand renfort de dollars, une reproduction de la région de l'Alaska et de ses mines d'or !

Suite de l'incident de Bruxelles :

Paris, 22 mai 1899.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Le journal le *Temps* a reçu les confidences de M. Gérard, ministre de France en Belgique, qui essaye de dégager sa responsabilité dans l'incident de la Chambre de commerce française de Bruxelles, mais n'explique pas pourquoi son Comité a cru devoir démissionner. Ce ne pouvait être parce qu'il tentait simplement de l'empêcher de s'engager dans une voie qui lui semblait mauvaise. On ne démissionne pas pour de simples avis.

Le *Temps* dit que le langage prêt à M. Gérard serait d'ailleurs assez inadmissible dans la bouche d'un diplomate. Je partage absolument sa manière de voir.

Mon intention n'est pas d'ouvrir des polémiques; le 31 mai, l'assemblée générale de la Chambre de commerce jugera notre conduite.

Pour l'instant, je n'ai qu'à maintenir purement et simplement tout ce que votre collaborateur a publié hier, comme étant l'expression exacte de la vérité. Il n'a écrit un mot que je ne lui aie dit, un propos que M. Gérard ne m'ait tenu.

Vous prie, monsieur le Rédacteur en chef, agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Charles ROLLAND,

Chevalier de la Légion d'honneur, président démissionnaire de la Chambre de commerce française de Bruxelles.

Ajoutons que, d'après les renseignements recueillis à Bruxelles, M. Moutier, qui, sous le couvert de la Chambre de commerce française, était l'agent rétribué du colonel Henry, n'a jamais pu, ni par sa situation personnelle ni par ses relations, donner un renseignement d'une utilité quelconque au ministère de la guerre, car tout le monde connaissait depuis longtemps ses fonctions.

Demain soir, à l'hôtel des Sociétés savantes, Mme Annie Besant donnera une conférence sur « la Sagesse antique ». Sous le patronage de la Société théosophique, elle exposera une philosophie intéressante et originale sur les problèmes de la vie, et comme, avec une réelle éloquence, elle possède la foi qui transporte les montagnes, elle séduira toujours et convaincra quelquefois.

M. Gladstone l'écouterait avec plaisir; c'est dire qu'elle n'est pas indifférente, et que le public ne regrettera pas de faire connaissance avec elle.

L'effet général produit par la mort de Francisque Sarcey a permis de mesurer la place qu'occupait cet homme supérieur dans sa profession, et le vide qu'il a laissé parmi nous.

Un de nos amis remarquait avec raison que c'est presque le seul fait récent qui nous ait attirés, dans notre exclusive préoccupation de l'affaire.

On peut dire, il est vrai, que Sarcey — sans parler du talent et de l'autorité reconnus — était, sous nos yeux, chaque jour, le dernier lien très vivant entre un monde disparu, qu'il figurait avec exactitude, et un monde surgissant dont nul d'entre nous ne saurait encore rien dire.

Ce même ami, qui connaissait Sarcey depuis bientôt quarante ans, le vit pour la dernière fois au *Figaro* mercredi de l'autre semaine, vers six heures du soir, et cette rencontre suprême fut marquée par un trait, alors frivole, et devenu touchant.

— Mon cher ami, avait-il dit à Sarcey en l'abordant, je viens, à l'instant même, de voir rue de Rivoli, chez un marchand d'images, un portrait de vous, qui m'a ramené de trente-cinq ans. C'est un portrait gravé, sans doute extrait de quelque collection, et qui date au moins de 1860 ou 67.

Sarcey, que la mort allait prendre à quelques heures de là, parut très intéressé par cette trouvaille.

Donnez-moi l'adresse du marchand, fit-il, pour que je demande à ma femme d'y aller tout de suite.

Le 9 novembre prochain marquera le centenaire de la révolution du 18 Brumaire. Ce sont ces événements mémorables que, sur le modèle des *Etats de Blois*, de Vitet, notre confrère Edouard Noël a dramatisés dans un roman très éloquent qui paraîtra le mois prochain en librairie et aura certainement un grand succès de curiosité et d'intérêt en raison du drame historique qu'à cent ans de distance il évoque avec une vérité très intense appuyée par des documents inédits.

Hors Paris

De Berlin :
 Le congrès de la tuberculose qui se réunit le 24 mai à Berlin, sous la présidence de l'Impératrice, promet d'être des plus intéressants au point de vue des mesures de prophylaxie à prendre contre le terrible fléau.

La mission française invitée à ce congrès national est composée de MM. Brouardel, Nocard, Proust, Grancher, Landouzy, Marlin, de Paris; de MM. Barad, de Cannes, et Cousin, de Lille.

M. Baradat a été autorisé à présenter au congrès un court rapport sur les mesures d'hygiène prises contre la tuberculose par nos villes du littoral, qui furent en butte, l'année dernière, à des attaques injustes et intéressées dont il n'a pas eu de peine à démontrer l'inanité.

Nouvelles à la Main

Profession de foi de Busenval :
 — Certes, je ne suis pas ennemi des exercices violents; mais il y a dans la boxe, par exemple, une chose que je ne puis admettre...
 — Quoi donc ?
 — Les coups de poing.

Au cercle.
 — Qu'avez-vous fait dimanche ?
 — Dimanche... pluie toute la journée, un vrai temps de chien : j'en ai profité pour aller à l'exposition canine.

Le Masque de Fer.

L'ANTISÉMITISME CHEZ LES BÊTES

RÉCIT ALGÉRIEN

C'était aux environs d'Alger. Un groupe de promeneurs qu'on reconnaissait facilement, à leurs propos, pour des antisémites convaincus, se disposait à rentrer chez eux après avoir déjeuné à la campagne. Tout à coup, ils virent s'avancer un homme, et cet homme, ayant fait quelques pas, porta vivement la main à son collet, en poussant un cri.

— Je viens d'être mordu par une vipère !

Et, apercevant les promeneurs, il s'adressa à eux :
 — Pardon, messieurs, leur dit-il, quelqu'un de vous aurait-il, par hasard, de l'ammoniaque ? Je viens d'être mordu par un serpent.

— J'ai toujours un flacon d'ammoniaque sur moi, quand je vais à la campagne, fit un des promeneurs. Le voici.

Mais, au moment où il tendait le flacon au blessé, un de ses compagnons, qui examinait attentivement le nouveau venu, s'écria soudain :

— Mais c'est un juif !

— En effet, dit un autre, c'est un juif, je le reconnais parfaitement.

— Misérable ! fit le troisième, vous osez nous demander de l'ammoniaque ? Voilà bien le cynisme de votre race !

Et ils crièrent tous ensemble : « Mort aux juifs ! » Et le juif, entendant ces paroles, n'istapa pas. Il banda sa plaie avec son mouchoir et se précipita, en courant de toutes ses forces, vers la ville.

— La morsure de la vipère est-elle dangereuse cette saison ? demanda un des antisémites.

— Je le crois.

— Espérons ! reprit le premier.

Alors, celui qui paraissait le plus excité de la bande se frappa le front :

— Messieurs, dit-il, il faut retrouver cette vipère ! Elle est des nôtres ! Elle a bien mérité de la bonne cause, tout comme ce cheval qui a tué un capitaine juif, le mois dernier, et ce chien enragé qui a mordu deux enfants juifs et qu'on a tout de même abattu, ce qui est une honte pour l'Algérie !

— Vive le chien !

— Tâchons donc de retrouver la vipère. Nous la féliciterons, et nous essayerons ensuite de l'approproiser.

On fit un grand cercle et la chasse

venait de la sorte avaient la même origine ? Il est obligé de répondre : « Parfaitement. »

Le capitaine Lauth, du reste, déclare qu'en reconstituant le petit bleu il ne conçoit aucun soupçon. Le travail auquel il se livra, selon les indications de Picquart, pour faire disparaître les déchirures, lui semblaient alors un fait bien naturel. Ce n'est que plus tard, en automne 1896, précisément à l'époque de la conspiration Henry contre Picquart, lorsque l'affaire Esterhazy devint dans l'affaire Dreyfus, qu'il formula ses premières accusations.

En tout cas, il ne s'agit encore que de falsification. L'authenticité du petit bleu ne fut mise en doute qu'après l'acquiescement d'Esterhazy.

Nous en trouvons deux preuves formelles : 1° dans le rapport du général Dumont, du 30 janvier 1898, devant le Conseil d'enquête, où il est dit que Picquart a cherché à falsifier le petit bleu en faisant disparaître les déchirures et en voulant faire apposer le timbre de la poste ; 2° dans la plainte dirigée contre le colonel Picquart, le 12 juillet 1898, par le ministre de la guerre, pour avoir communiqué à M. Leblois des pièces intéressantes à la défense nationale ; le petit bleu y est visé comme authentique.

C'est le général Rogel, dans sa déposition du 2 novembre 1898, à l'instruction Tavernier, qui a porté le premier l'accusation de faux : « Le petit bleu, dit-il, est d'une écriture déguisée, ce qui rend ce document suspect de prime abord. En avril ou mai 1898, je me suis fait présenter le petit bleu et j'ai découvert, de concert avec le capitaine Cuignet, que le nom d'Esterhazy était gratté. Il y avait là une altération manifeste : le papier, vu par transparence, était aminci, les caractères étaient empâtés, ils semblaient même n'être pas de la même main que le corps de la missive. Par conséquent, j'en conclus que ce document était altéré, qu'il avait été l'objet d'un grattage, et qu'on avait écrit le nom d'Esterhazy à la place de celui du destinataire primitif. Dès lors l'accusation contre Esterhazy était un faux manifeste. Je communiquai cela au général Zurlinden qui ne donna, à ce moment, aucune suite à mes observations et ne tint pas compte des convictions que je lui exprimai. »

Le petit bleu est soumis, un peu plus tard, à l'examen du général Zurlinden. « Examinant ce télégramme tout seul, sans mon concours, dit le général Rogel, il a été frappé, lui aussi, de cette altération manifeste de la pièce ; ce sont ces constatations du général Zurlinden qui ont été le point de départ de la procédure de faux. »

Voilà l'accusation. Le grattage est indéniable. L'expertise a établi que le petit bleu est écrit avec de l'encre à la noix de galle. Or, après avoir essayé d'affaiblir les traces de déchirures du télégramme, le capitaine Lauth, constatant que deux de ces déchirures s'entrejoignaient juste sur l'une des pauses de l'E d'Esterhazy, chargea à l'encre, au bois de campêche, cette partie de l'E. Puis il fit de nouveaux clichés de cette retouche photographique, clichés qui restent la preuve évidente que le petit bleu n'était pas encore gratté à l'époque où le colonel Picquart dirigeait le service de statistique.

C'est postérieurement au départ du colonel Picquart, lorsqu'il fut remplacé par Henry, au 2^e bureau, que le petit bleu a été définitivement gratté.

Le falsificateur, peut-être habile, mais assurément peu prévoyant, a gratté en tout et pour tout les seules lettres s, t, r, h, a, z, y, du nom d'Esterhazy, puis les a écrites en les déplaçant toutes d'un ou deux millimètres à droite de leur ancienne place. En même temps, il a eu grand soin de laisser quelques vestiges de l'ancienne écriture. Or, avec ces vestiges, qui se continuent par des filets plus pâles en gratté, on peut déjà parfaitement reconstituer à l'œil l'ancien nom Esterhazy. De plus, le corps du petit bleu, nous l'avons dit, était écrit avec de l'encre à la noix de galle. Or, l'expertise a montré que les vestiges que le falsificateur avait eu soin de laisser dans son grattage, sont bien à la noix de galle comme le corps du billet, tandis que les lettres réécrites par lui s, t, r, h, a, z, y, sont réécrites avec de l'encre au bois de campêche.

IV

Discussion des charges contre Picquart

1^{re} charge. — Picquart a introduit le petit bleu dans le cornet et, cela fait, l'a remis à Lauth.

Réponse. — Nous avons nommé l'auteur du petit bleu. Nous avons expliqué comment ce télégramme se trouvait dans le cornet. Il est inutile d'insister.

2^e charge. — L'authenticité du petit bleu n'est pas vraisemblable. Comment admettre que le colonel de Schwartzkoppen ait commis l'imprudence de correspondre avec Esterhazy sur une carte télégramme, fermée simplement à la gomme, et déposée chez un concierge ?

Réponse. — 1° Nous avons dit que le petit bleu n'avait pas été dérobé chez le concierge de l'ambassade d'Allemagne, mais dans la corbeille à papiers de M. de Schwartzkoppen qui, au dernier moment, avait renoncé à l'envoyer et l'avait déchiré ; 2° en ce qui concerne l'imprudence, nous ferons remarquer : d'abord que la teneur du petit bleu est, en elle-même, tout à fait insignifiante ; ensuite qu'une carte télégramme fermée présente de grandes garanties. Portée directement au destinataire, elle n'exige pas, comme la lettre recommandée, un accusé de réception qui dévoile l'expéditeur ; de plus, le pointillé à jour de l'enveloppe gommée rend le décollage très difficile à cause de la fragilité du liège.

3^e charge. — M. de Schwartzkoppen avait l'habitude de correspondre avec Esterhazy par petits bleus.

Réponse. — Ce qui est précisément assez naturel, dans une semblable correspondance, c'est de déguiser l'écriture, même en faisant appel à la plume d'un tiers. Nous avons dit hier que M. de Schwartzkoppen avait très probablement dicté le petit bleu ; or, la personne à qui il l'aurait dicté devait aussi, pour dissimuler sa personnalité, déguiser son écriture.

Voilà qui explique pourquoi les documents livrés par l'agent secret au bureau des renseignements sont d'écritures très disparates, tout en provenant de la corbeille à papiers de M. de Schwartzkoppen.

En effet, tantôt l'écriture de M. de Schwartzkoppen est naturelle (lettres ou brouillons de lettres à des amis ou à ses chefs, memento personnels) ; tantôt elle est déguisée (correspondance concernant l'espionnage) ; et quelquefois même le document est de l'écriture d'une autre personne, à qui M. de Schwartzkoppen a recours, et qui dissimule également son écriture.

On trouvera dans cette manière de procéder l'explication de la perplexité des experts appelés à déterminer si le petit bleu est de l'écriture de M. de Schwartzkoppen.

Après examen du petit bleu et de deux pièces de comparaison : 1° Une lettre de M. de Schwartzkoppen, signée par lui ; 2° Un brouillon au crayon, signé de la seule lettre C (comme le petit bleu) attribué par Picquart à A. (M. de Schwartzkoppen) ; Les experts concluent : que l'écriture du petit bleu n'est pas la même que celle de la lettre, mais qu'elle présente des analogies graphiques avec le brouillon au crayon.

Le colonel Picquart, égaré, lui aussi, par ces dissemblances d'écriture, et sachant que l'initiale C était un pseudonyme de M. de Schwartzkoppen, s'est efforcé d'expliquer une dissimulation d'écriture qui devient fort rationnelle, si l'on s'en rapporte à ce que nous venons d'exposer.

De toute façon, les experts affirment que le petit bleu n'est pas de l'écriture de Picquart.

4^e charge. — Picquart a cherché à faire dire à Lauth que le petit bleu était de l'écriture de M. de Schwartzkoppen.

Réponse. — Nous avons dit que le colonel Picquart avait rectifié une erreur de date qu'il avait resté de l'écriture de M. de Schwartzkoppen, et qu'il a placé la date de son arrivée au commencement de mai 1896.

Ne cherchez pas, il s'agit de l'Opéra-Comique, de ses coulisses et de ses magasins de décors !

Le public, en assistant demain à la première représentation de *Cendrillon*, ne se doutera certainement pas du véritable tour de force qu'il a fallu faire pour que la mise en scène fût digne du maître et digne du théâtre.

Et cela, non seulement à cause de l'exiguïté de la scène, qui rend impossible toute manœuvre rapide, mais surtout à cause de l'insuffisance des cases à décors et des magasins d'accessoires, qui ne permettent pas de conserver un matériel suffisant sur le théâtre même.

Ne lecteurs n'en seront pas surpris, car nous leur avons signalé, dès le début, les imperfections du nouvel Opéra-Comique, dont il est si facile — avec les ressources et les progrès de l'art moderne — de faire un admirable théâtre, et d'efforts, à fini par être aussi manqué que possible. Il est vrai que son architecte, M. Bernier, y a gagné d'être membre de l'Institut et officier de la Légion d'honneur. N'est-ce pas suffisant pour les spectateurs, et surtout pour le pauvre directeur, obligé de se débrouiller avec les maigres moyens qu'on a mis entre ses mains ?

Pour avoir une idée de la façon intelligente dont la construction a été comprise, qu'il suffise de savoir que l'insuffisance de place est telle sur la scène que, si la maladresse d'un artiste nécessitait un changement de spectacle, il faudrait renvoyer aux magasins du boulevard Berthier, c'est-à-dire à cinq kilomètres, les décors qui seraient au théâtre, pour en ramener ceux d'une autre pièce.

Chaque fois que l'on veut présenter un nouveau décor ou répéter un ouvrage du répertoire courant il faut apporter le matériel du boulevard Berthier, quel que soit le temps, sous la pluie ou sous la neige. Faute d'accès suffisant, les décors séjournent un temps plus ou moins long rue Favart, s'abîment, se défranchissent, se détériorent.

Combien de fois les décors de *Cendrillon* n'ont-ils pas fait ces allées et venues ! Tout le monde doit les connaître par le parcours !

La situation de l'Opéra-Comique ainsi démontrée, dès la première expérience, devait nécessairement attirer l'attention du gouvernement. M. Roujon, directeur des beaux-arts, s'est ému des difficultés que, dans des conditions pareilles, M. Albert Carré ne pouvait manquer de rencontrer pour exploiter d'une manière artistique notre seconde scène lyrique, et il a cherché les moyens d'y obvier à cette fâcheuse situation.

Il n'est pas possible d'augmenter la scène, mais les cases à décors peuvent être agrandies, et M. Roujon a fait étudier plusieurs projets pour remédier à cet inconvénient. M. Roujon a promis à M. Albert Carré qu'on démolirait les loges de la danse et de la figurine, pendant la clôture, et qu'il ferait construire, au-dessus des cases qui existent déjà, de nouvelles cases à décors qui seraient également desservies par un monte-charge électrique. Cette modification permettrait de conserver le matériel de quatre pièces au théâtre, et de parer à tous les accidents sans avoir à faire voyager continuellement le matériel.

M. Roujon a bien voulu attacher à cette réforme toute l'importance qu'elle méritait, et a donné des instructions très précises pour que les travaux fussent commencés aussitôt que possible. Les devis sont arrêtés et les plans sont faits.

En même temps que l'on exécutera ces travaux, on mettra en état d'être utilisés les cases, qui sont spacieuses et sèches et qui feront, lorsqu'elles auront un accès suffisant — au lieu des deux portes basses de la chaudière et du foyer des musiciens — d'excellents magasins pour ranger les châssis, les rideaux et surtout les praticables, qui seront à l'abri de la pluie au lieu d'être abîmés sur les fortifications, les magasins du boulevard Berthier étant insuffisants pour les contenir.

La scène, sans être l'idéal, pourra répondre aux besoins, mais alors seulement, aux besoins et aux exigences immédiates, et le théâtre de l'Opéra-Comique, qui est une des gloires du théâtre en France, pourra maintenir et même surpasser sa réputation.

Et voilà comment on est obligé, pour pouvoir se servir utilement du monument de M. Bernier, de procéder d'abord à sa fermeture.

Le chef-d'œuvre de M. Bernier

Ne cherchez pas, il s'agit de l'Opéra-Comique, de ses coulisses et de ses magasins de décors !

Le public, en assistant demain à la première représentation de *Cendrillon*, ne se doutera certainement pas du véritable tour de force qu'il a fallu faire pour que la mise en scène fût digne du maître et digne du théâtre.

Et cela, non seulement à cause de l'exiguïté de la scène, qui rend impossible toute manœuvre rapide, mais surtout à cause de l'insuffisance des cases à décors et des magasins d'accessoires, qui ne permettent pas de conserver un matériel suffisant sur le théâtre même.

Ne lecteurs n'en seront pas surpris, car nous leur avons signalé, dès le début, les imperfections du nouvel Opéra-Comique, dont il est si facile — avec les ressources et les progrès de l'art moderne — de faire un admirable théâtre, et d'efforts, à fini par être aussi manqué que possible. Il est vrai que son architecte, M. Bernier, y a gagné d'être membre de l'Institut et officier de la Légion d'honneur. N'est-ce pas suffisant pour les spectateurs, et surtout pour le pauvre directeur, obligé de se débrouiller avec les maigres moyens qu'on a mis entre ses mains ?

Pour avoir une idée de la façon intelligente dont la construction a été comprise, qu'il suffise de savoir que l'insuffisance de place est telle sur la scène que, si la maladresse d'un artiste nécessitait un changement de spectacle, il faudrait renvoyer aux magasins du boulevard Berthier, c'est-à-dire à cinq kilomètres, les décors qui seraient au théâtre, pour en ramener ceux d'une autre pièce.

Chaque fois que l'on veut présenter un nouveau décor ou répéter un ouvrage du répertoire courant il faut apporter le matériel du boulevard Berthier, quel que soit le temps, sous la pluie ou sous la neige. Faute d'accès suffisant, les décors séjournent un temps plus ou moins long rue Favart, s'abîment, se défranchissent, se détériorent.

Combien de fois les décors de *Cendrillon* n'ont-ils pas fait ces allées et venues ! Tout le monde doit les connaître par le parcours !

La situation de l'Opéra-Comique ainsi démontrée, dès la première expérience, devait nécessairement attirer l'attention du gouvernement. M. Roujon, directeur des beaux-arts, s'est ému des difficultés que, dans des conditions pareilles, M. Albert Carré ne pouvait manquer de rencontrer pour exploiter d'une manière artistique notre seconde scène lyrique, et il a cherché les moyens d'y obvier à cette fâcheuse situation.

Il n'est pas possible d'augmenter la scène, mais les cases à décors peuvent être agrandies, et M. Roujon a fait étudier plusieurs projets pour remédier à cet inconvénient. M. Roujon a promis à M. Albert Carré qu'on démolirait les loges de la danse et de la figurine, pendant la clôture, et qu'il ferait construire, au-dessus des cases qui existent déjà, de nouvelles cases à décors qui seraient également desservies par un monte-charge électrique. Cette modification permettrait de conserver le matériel de quatre pièces au théâtre, et de parer à tous les accidents sans avoir à faire voyager continuellement le matériel.

M. Roujon a bien voulu attacher à cette réforme toute l'importance qu'elle méritait, et a donné des instructions très précises pour que les travaux fussent commencés aussitôt que possible. Les devis sont arrêtés et les plans sont faits.

En même temps que l'on exécutera ces travaux, on mettra en état d'être utilisés les cases, qui sont spacieuses et sèches et qui feront, lorsqu'elles auront un accès suffisant — au lieu des deux portes basses de la chaudière et du foyer des musiciens — d'excellents magasins pour ranger les châssis, les rideaux et surtout les praticables, qui seront à l'abri de la pluie au lieu d'être abîmés sur les fortifications, les magasins du boulevard Berthier étant insuffisants pour les contenir.

La scène, sans être l'idéal, pourra répondre aux besoins, mais alors seulement, aux besoins et aux exigences immédiates, et le théâtre de l'Opéra-Comique, qui est une des gloires du théâtre en France, pourra maintenir et même surpasser sa réputation.

Et voilà comment on est obligé, pour pouvoir se servir utilement du monument de M. Bernier, de procéder d'abord à sa fermeture.

André Nèdes.

LA JOURNÉE

Mardi 23 mai

Sports : Courses à Saint-Ouen (2 h.). — Prix de Saint-James du tir aux pigeons du bois de Boulogne (2 h., cercle des Acacias).

Conseil des ministres, à l'Élysée. Le Parlement : Reprise de la discussion du budget au Sénat.

Congrès : Les sociétés des beaux-arts (2 h., hémicycle de l'École des beaux-arts). — La Liberté d'enseignement et la réforme de l'enseignement secondaire, à Lyon, sous la présidence du primat des Gaules.

L'Université : Ce matin, reprise des cours et exercices. Réunions : Assemblées générales du Tekel Club (9 h. 1/2 du matin, à l'exposition canine des Tuileries) et du club du Bassin français (10 h. 1/2, idem). Réunion du Comité des inscriptions parisiennes (4 h. 1/4, Hôtel de Ville).

La Société des Guides : Excursion à Villeneuve-Étang (1 h., place de la Concorde). Anniversaires religieux : Célébration, sous la présidence du cardinal Vaughan, du centenaire de la chapelle française de Saint-Jôme à Lédres. — Aujourd'hui, procession « dansante » à Echternach dans le Luxembourg.

Le prince Aribert d'Anhalt n'a fait que traverser Paris et est parti pour Berlin.

On a dit que le monde diplomatique avait beaucoup remarqué que l'ambassadeur d'Angleterre et lady Monson eussent rédigé en anglais les cartes d'invitation pour la grande réception qu'ils donneront mercredi prochain, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de la reine d'Angleterre.

Nous pouvons affirmer que le monde diplomatique n'a rien remarqué, car ce fait — qualifié comme sans précédent — a eu lieu bien souvent à l'ambassade d'Angleterre, surtout quand il s'agit de célébrer une fête nationale anglaise.

Le comte Arthur de Gabricz donnera, le samedi 3 juin, une matinée à la salle Erard, pour faire entendre les œuvres de M. Richard O'Connell, le jeune compositeur dont le talent est si apprécié. Ce concert sera un véritable événement artistique. Les interprètes des œuvres si intéressantes du jeune maître seront :

— Mme Moore a donné, hier, un grand dîner par petites tables, suivi d'une comédie et d'un cotillon des plus gais. Parmi les convives : Duc G. de Leuchtenberg, duc et duchesse de Luynes, duc et duchesse de Noailles, duc et duchesse de La Rochefoucauld, prince et princesse de Poix, comte et comtesse de Castellane, comtesse R. de Pracomtal, vicomte et vicomtesse de Contades, vicomte et vicomtesse de Janzé, vicomte et vicomtesse R. Vigier, comte et comtesse A. Potocki, comte et comtesse Chandon de Briailles, lady Ramsay, Mme A. Paget, marquise et marquise de Mun, marquise de Malmesbury, comte et comtesse de Salm, comte et comtesse U. Chevreux, comte et comtesse de La Tour-du-Pin, lady Lister Kay, Mme Porgès, baron et baronne Gunzburg, baron et baronne de Berkeheim, etc.

Le comte et la comtesse Jean de Sabran-Pontevès nous prient d'annoncer que leur fille Phanie, âgée de 17 ans, se mariera le 24 mai, à l'avenue des Champs-Élysées. C'est Guignol qui a rempli le programme de cette charmante matinée enfantine.

Trois jolis cotillon blanc et rose chez Mme Jules Porgès, dans son bel hôtel de l'avenue Montaigne. Reconnu :

Duchesse de Gramont, princesse J. Murat, princesse Vladimir Orloff, marquise de Baillou, duchesse de La Rochefoucauld, comtesse de Fels, duchesse d'Uzès, comtesse Foy, comtesse de Maillé, duchesse de La Rochefoucauld, comte et comtesse Potocki, comtesse Urbain Chevreux, comtesse de Montaulin, comtesse de Saulty, Mme J. de Warr, comtesse de Clermont-Tonnerre, Mme Maurice Ephrussi, comte de Montaulin, de Gramont, de Montebello, de Waldner, de Pécol, de Salignac-Fénelon, de Maillé, de Bethmann, etc.

Le cotillon a été conduit par Mme Porgès, avec le comte de Narbonne-Lara.

Charmante soirée intime chez la comtesse de Chabert-Fondville et la baronne de La Chesnaye. Mme Hewitt Wilkinson a tenu tout le monde sous le charme de sa belle voix et de son sentiment artistique, en chantant des œuvres de Mme Ferrari qui l'accompagnait au piano. Son grand succès a été partagé par M. de Rostang, le violoniste marseillais si apprécié, et par le célèbre baryton Baldelli. Au nombre des invités :

Princesse Jeanne Bonaparte et le marquis de Villeneuve, comtesse de Villeneuve, baron de Baye, comte et comtesse de Montaulin, comte et comtesse d'Alcantara, vicomtesse de Saint-Georges, comte et comtesse du Luart, baron et baronne de Lande, baronne de Gaudy, baronne de Perthuis, M. et Mme de Boisbaudran, etc.

Très élégante et très artistique, la dernière réception musicale chez M. et Mme Otto-Goldschmidt. Grand succès pour la maîtresse de maison et M. Sarasate et Delsart qui ont interprété avec un art consommé les trios de Schuman et de Saint-Saëns. Acclamé également l'éminent pianiste-compositeur, M. Massé, qui a merveilleusement joué ses œuvres si originales.

Matinée intime, mardi dernier, chez la comtesse Urbain de Mailly, qui avait entreouvert ses salons pour une audition des œuvres de Théodore Botrel.

Leclercq chansonnier breton a été acclamé d'enthousiasme. Au nombre des assistants :

Duchesse de Bauffremont, duchesse de Lorge, comtesse de Caballan, comtesse de Gramont, princesse de Beauvoir, comtesse de Divoine, vicomtesse de Lestrade, marquise de Rosambo, comtesse de Nettancourt, comtesse de Brissac, comtesse de Durfort, marquise d'Anglade, vicomtesse d'Origny, comte de Mailly, comte Marie de Mailly, comtesse Amédée d'Andigné, marquise de Quinsonnas, comtesse de Villeneuve-Bargemon, marquise de Meyronnet, marquis et marquise de Broc, comte et comtesse d'Armilly, etc.

Les lundis de Mme Taine continuent à être le rendez-vous de l'élite intellectuelle du monde parisien. Parmi les habitués :

Duc de Broglie, comte d'Haussonville, vicomte E.-M. de Vogüé, MM. Boissier, Brunetier, Hanotaux, Albert Sorel, comte Albert Vandal, de l'Académie française ; vicomte de Belgique ; vicomte de Meaux, comtesse d'Haussonville, baron et baronne Denys Cochin, comte et comtesse de Franqueville, comte et comtesse de Vasson, comte et comtesse de Boissière, comte et comtesse de Ségur, baron et baronne Ernest Seillière, comte et comtesse Bégon, M. et Mme Cavaignac, M. et Mme Paul Delmas, M. et Mme Jussieu, baronne Prévost, comte d'Antioche, vicomte d'Avenel, comte Louis de Turenne d'Aynac, M. Robert de La Sizeranne, M. René Bazin, M. Doumic, etc.

Dîner suivi de réception chez M. et Mme Bailly. Vivement applaudis pendant la soirée, Mlle Gertrude Leblanc dans les chansons de M. de Lamoignon, qui a été le compositeur M. C. Fabre, qui les accompagnait au piano ; M. Charles Morel, Mlle Magdeleine Godard, Mme Héglon dans les *Lieds de France*, accompagnés par l'auteur, M. Xavier Leroux ; M. Monnet-Sully dans *l'Imagination*, de Gautier, et *Une Soirée perdue*, de Musset. Dans l'assistance :

Marquis et marquise de Forget, baronne du Quersoy, M. et Mme de Vasson, comte et comtesse de Bauffremont, M. et Mme Augustin Thierry, comtesse Rostopchine, Mme Madeleine Lemaire et sa fille, Mme Hochon, M. et Mme d'Arnal de Sarre, baron et baronne de Vasson, comte et comtesse de La Tombe, M. et Mme Jules Jaloux, docteur et Mme de Fleury, comte de Chandy, M. Marcel Proust, Marcel de Germigny, Edmond Sée, etc.

réception chez le comte et la comtesse d'Onclieu de La Bâtie ; — Le vendredi 2 juin, grand bal donné par Mme Hermann-Lavignolle, à la galerie des Champs-Élysées.

Dimanche, chez Mme Adam, le sujet de la causerie hebdomadaire avait été d'abord développé par le général baron de Rebillot, puis repris par M. le colonel de Launay et d'autres caiseurs. Dans l'assistance :

M. Pellegri, ancien président de la République argentine, vicomte et vicomtesse de Janzé, comte Robert de Montesquiou, M. et Mme Forgemol de Bostquénard, comte et comtesse Henry Housaye, comte et comtesse de Semailles, Mme l'impératrice Mlle Poumery, Mme Alphonse Daudet, Mme Reul, Mme et Mlle Antokosky, comtesse Sol Aikoff, Mme de Potemkine, M. de Marcère, général de Villenois, Mlle Millevoye, Mme Maguin, comte Desplaces, M. et Mlle Bissoulet, Mme Yung, Mme Commanville, baronne Pain, comtesse de Baussac, Mme Kadelbourg, M. et Mme Renouard-Sorel, Mme la générale Thomas, baron et baronne de La Salce, M. Oursel, colonel Delanay, M. Izoulet, M. docteur Paul Richer, M. de Myre de Vilers, M. de Villeneuve, M. Gaston Bouillon, etc., etc.

Mme Moore a donné, hier, un grand dîner par petites tables, suivi d'une comédie et d'un cotillon des plus gais. Parmi les convives :

Duc G. de Leuchtenberg, duc et duchesse de Luynes, duc et duchesse de Noailles, duc et duchesse de La Rochefoucauld, prince et princesse de Poix, comte et comtesse de Castellane, comtesse R. de Pracomtal, vicomte et vicomtesse de Contades, vicomte et vicomtesse de Janzé, vicomte et vicomtesse R. Vigier, comte et comtesse A. Potocki, comte et comtesse Chandon de Briailles, lady Ramsay, Mme A. Paget, marquise et marquise de Mun, marquise de Malmesbury, comte et comtesse de Salm, comte et comtesse U. Chevreux, comte et comtesse de La Tour-du-Pin, lady Lister Kay, Mme Porgès, baron et baronne Gunzburg, baron et baronne de Berkeheim, etc.

Le comte et la comtesse Jean de Sabran-Pontevès nous prient d'annoncer que leur fille Phanie, âgée de 17 ans, se mariera le 24 mai, à l'avenue des Champs-Élysées. C'est Guignol qui a rempli le programme de cette charmante matinée enfantine.

Trois jolis cotillon blanc et rose chez Mme Jules Porgès, dans son bel hôtel de l'avenue Montaigne. Reconnu :

Duchesse de Gramont, princesse J. Murat, princesse Vladimir Orloff, marquise de Baillou, duchesse de La Rochefoucauld, comtesse de Fels, duchesse d'Uzès, comtesse Foy, comtesse de Maillé, duchesse de La Rochefoucauld, comte et comtesse Potocki, comtesse Urbain Chevreux, comtesse de Montaulin, comtesse de Saulty, Mme J. de Warr, comtesse de Clermont-Tonnerre, Mme Maurice Ephrussi, comte de Montaulin, de Gramont, de Montebello, de Waldner, de Pécol, de Salignac-Fénelon, de Maillé, de Bethmann, etc.

Le cotillon a été conduit par Mme Porgès, avec le comte de Narbonne-Lara.

Charmante soirée intime chez la comtesse de Chabert-Fondville et la baronne de La Chesnaye. Mme Hewitt Wilkinson a tenu tout le monde sous le charme de sa belle voix et de son sentiment artistique, en chantant des œuvres de Mme Ferrari qui l'accompagnait au piano. Son grand succès a été partagé par M. de Rostang, le violoniste marseillais si apprécié, et par le célèbre baryton Baldelli. Au nombre des invités :

Princesse Jeanne Bonaparte et le marquis de Villeneuve, comtesse de Villeneuve, baron de Baye, comte et comtesse de Montaulin, comte et comtesse d'Alcantara, vicomtesse de Saint-Georges, comte et comtesse du Luart, baron et baronne de Lande, baronne de Gaudy, baronne de Perthuis, M. et Mme de Boisbaudran, etc.

Très élégante et très artistique, la dernière réception musicale chez M. et Mme Otto-Goldschmidt. Grand succès pour la maîtresse de maison et M. Sarasate et Delsart qui ont interprété avec un art consommé les trios de Schuman et de Saint-Saëns. Acclamé également l'éminent pianiste-compositeur, M. Massé, qui a merveilleusement joué ses œuvres si originales.

Matinée intime, mardi dernier, chez la comtesse Urbain de Mailly, qui avait entreouvert ses salons pour une audition des œuvres de Théodore Botrel.

Leclercq chansonnier breton a été acclamé d'enthousiasme. Au nombre des assistants :

Duchesse de Bauffremont, duchesse de Lorge, comtesse de Caballan, comtesse de Gramont, princesse de Beauvoir, comtesse de Divoine, vicomtesse de Lestrade, marquise de Rosambo, comtesse de Nettancourt, comtesse de Brissac, comtesse de Durfort, marquise d'Anglade, vicomtesse d'Origny, comte de Mailly, comte Marie de Mailly, comtesse Amédée d'Andigné, marquise de Quinsonnas, comtesse de Villeneuve-Bargemon, marquise de Meyronnet, marquis et marquise de Broc, comte et comtesse d'Armilly, etc.

Les lundis de Mme Taine continuent à être le rendez-vous de l'élite intellectuelle du monde parisien. Parmi les habitués :

Duc de Broglie, comte d'Haussonville, vicomte E.-M. de Vogüé, MM. Boissier, Brunetier, Hanotaux, Albert Sorel, comte Albert Vandal, de l'Académie française ; vicomte de Belgique ; vicomte de Meaux, comtesse d'Haussonville, baron et baronne Denys Cochin, comte et comtesse de Franqueville, comte et comtesse de Vasson, comte et comtesse de Boissière, comte et comtesse de Ségur, baron et baronne Ernest Seillière, comte et comtesse Bégon, M. et Mme Cavaignac, M. et Mme Paul Delmas, M. et Mme Jussieu, baronne Prévost, comte d'Antioche, vicomte d'Avenel, comte Louis de Turenne d'Aynac, M. Robert de La Sizeranne, M. René Bazin, M. Doumic, etc.

Dîner suivi de réception chez M. et Mme Bailly. Vivement applaudis pendant la soirée, Mlle Gertrude Leblanc dans les chansons de M. de Lamoignon, qui a été le compositeur M. C. Fabre, qui les accompagnait au piano ; M. Charles Morel, Mlle Magdeleine Godard, Mme Héglon dans les *Lieds de France*, accompagnés par l'auteur, M. Xavier Leroux ; M. Monnet-Sully dans *l'Imagination*, de Gautier, et *Une Soirée perdue*, de Musset. Dans l'assistance :

Marquis et marquise de Forget, baronne du Quersoy, M. et Mme de Vasson, comte et comtesse de Bauffremont, M. et Mme Augustin Thierry, comtesse Rostopchine, Mme Madeleine Lemaire et sa fille, Mme Hochon, M. et Mme d'Arnal de Sarre, baron et baronne de Vasson, comte et comtesse de La Tombe, M. et Mme Jules Jaloux, docteur et Mme de Fleury, comte de Chandy, M. Marcel Proust, Marcel de Germigny, Edmond Sée, etc.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

Madame la Comtesse de Paris, arrivée à Madrid, partira incessamment pour s'installer, avec ses enfants, au château de Randan.

Mgr Granito de Belmonte, chargé d'affaires de la nonciature apostolique, a donné, avant-hier, en l'église Saint-Augustin, la première communion à plus de deux cents enfants des ouvriers italiens résidant à Paris. La messe a été dite par M. l'abbé Jouin, curé de la paroisse. Cette touchante cérémonie, à laquelle assistait une foule énorme, était honorée de la présence de S. M. la reine des Deux-Siciles qui patronne, avec un zèle et un dévouement sans bornes, l'œuvre des pauvres italiens.

Le prince Aribert d'Anhalt n'a fait que traverser Paris et est parti pour Berlin.

On a dit que le monde diplomatique avait beaucoup remarqué que l'ambassadeur d'Angleterre et lady Monson eussent rédigé en anglais les cartes d'invitation pour la grande réception qu'ils donneront mercredi prochain, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de la reine d'Angleterre.

Nous pouvons affirmer que le monde diplomatique n'a rien remarqué, car ce fait — qualifié comme sans précédent — a eu lieu bien souvent à l'ambassade d'Angleterre, surtout quand il s'

forme de gouvernement semblable à celle établie à Cuba a été offerte aux Philippines. Le gouvernement aura un caractère militaire, tout au moins jusqu'à ce que la situation soit bien définie.

A QUOI SERVENT LES SPARKLETS ?

A rendre le lait pur moussieux comme du vin de Champagne ;
A rendre le thé glacé moussieux également ;
A transformer instantanément le vin blanc en vin moussieux ;
A faire un excellent soda avec de l'eau, même bouillie ;
A rendre gazeuses des citronnades et tous les sirops ;
A faire des boissons américaines nouvelles très gazeuses, etc.
Démonstrations et dégustations gratuites 87, boulevard Haussmann.
En vente chez les pharmaciens, épiciers, quincailliers et dans les grands magasins de nouveautés, comme le Louvre et le Bon Marché.

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL

(Par dépêche de notre envoyé spécial.)
Dijon, 22 mai.

C'est très amusant de se promener à l'aventure, tout au matin, dans une ville en fête. Les rues ne sont pas encore empiétrementées. On peut contempler à l'aise les arcs de triomphe, les pavés, les monuments, et se rendre compte du parti que les restaurateurs savent tirer de la moindre encoignure ; sur chaque mètre carré disponible ils dressent une table de quatre couverts. Ah ! voici MM. Leygues et Roujon qui vont tout seuls visiter le très beau musée de Dijon, qu'ils ont contribué à enrichir. Rue des Forges je rencontre M. Dupuy, en train de goûter, avec M. Charles Légrand, sous-secrétaire d'Etat, le plaisir de se balader, en fumant la cigarette, au milieu d'inconnus.

La santé de M. Loubet m'inquiète. Quelle nuit a-t-il dû passer au milieu de meubles Louis XVI, dans le lit où dormait avant lui Napoléon III ? Je le saurai quand il descendra. En attendant, le fidèle M. Honnion, qui est rénommé Césaire, veille autour de la préfecture ; il s'y connaît : c'est lui qui, jadis, fit la chasse aux anarchistes autour de M. Charles Dupuy, à Vernet-le-Bains. Déjà très décoré, il est surtout fier de la médaille coloniale méritée par quatre campagnes. Attaché depuis 1886 à la sûreté générale, il a traversé brillamment tous les postes et défilés, à trente-sept ans, le bâton de maréchal. Ce matin, à sept heures, il a pourtant un ennui : on est venu lui dire que quelqu'un cherchait à pénétrer furtivement auprès du Président. Vite, il va l'interroger : c'était notre confrère Victor Joze qui voulait absolument offrir lui-même au chef de l'Etat le premier exemplaire de la première brochure s'appelant *Monsieur Loubet*.

Il est huit heures. Le Président sort de ses appartements. Il a toujours son joyeux sourire de Ménélas. Ni Louis XVI ni Napoléon III ne l'ont empêché de dormir. Il se rend à l'hôtel à la fois civil et militaire. Reçu par M. Blondeau, président du Conseil d'administration, qui le remercie de sa visite, il répond que le meilleur temps employé est celui que l'on consacre à ceux qui souffrent. Après l'avoir promené dans les salles, la doyenne des Sœurs profite de l'occasion pour lui demander, sur les fonds du Parti mutuel, cent mille francs pour réparer et agrandir l'hôpital. Le Président recommande la requête à ses ministres et donne, en attendant, mille francs à l'hospice, mille francs au bureau de bienfaisance, deux cents francs à la crèche. Il ne pourrait pas faire cela tous les jours. Les malades lui en ont d'avance donné pour son argent, car ils se sont tous efforcés d'avoir la meilleure mine possible et l'ont vaillamment acclamé.

Le Président va ensuite visiter le lycée. Pourquoi diable redoutait-on la manifestation des étudiants ? Certes, ils étaient tous présents, ainsi que les élèves de toutes les écoles, même primaires, autour du recteur de l'Académie, M. Adam, et des doyens des Facultés, mais ils ont été les premiers à fêter, et avec quel enthousiasme, M. Loubet. Ils ont même applaudi quand M. Leygues a promis de décorer, le 14 juillet, leur premier tyran, M. Bourlier, proviseur du lycée.

L'heure est venue d'inaugurer la Chambre de commerce. Là sont groupés les représentants du commerce et de l'industrie de la Bourgogne tout entière, les délégués de toutes les corporations, parmi lesquels le président de la Chambre de Commerce.

C'est très gaiement que le cortège est arrivé du lycée à la nouvelle Chambre de commerce, car le parcours s'est effectué sous les fleurs que, de leurs fenêtres, les dames jetaient dans les voitures. Le ministre du commerce, M. Delombré, particulièrement favorisé parce qu'il a la souris attirant, excelle dans l'art de renvoyer les bouquets qui lui sont lancés. Sur le seuil de la nouvelle Chambre de commerce, son président, M. Collet-Laurent, invité des arts et manufactures, souhaite la bienvenue au chef de l'Etat, puis le conduit dans une église.

C'est, en effet, une cathédrale désaffectée en 1893, et inutilisée depuis cette date, que le Conseil municipal de Dijon a attribué à sa Chambre de commerce qui l'a fait réparer.

M. Loubet ne va pas commettre grand crime en y déjeunant, puisque l'archevêque même est parmi les invités. N'importe, j'aurais bien voulu que me fût dévoué l'attribution de Mgr Le Nordez quand il a vu dans le chœur, à la place du maître-autel, la table de M. Loubet et de ses ministres, et qu'il a entendu tomber des grandes orgues la *Marseillaise*.

Des Dijonnais me disent que Mgr Le Nordez est adoré dans leur ville où il a su conquérir tous les partis par sa franchise et sa bonhomie.

Le déjeuner est admirablement servi. Il coûte 25 francs par tête et les grands vins nous sont offerts. Je me demande dans quel état je serais si j'avais pu tout ce qu'on a envoyé au représentant du *Figaro*. Gloire au chambertin-Finot. Honneur au chambertin-Finot. Hosannah au musigny-Jules Régier, le roi des vins de Bourgogne !

Adressant, M. Collet-Laurent se lève. Il raconte comment l'église Saint-Etienne est devenue le siège de la Chambre de commerce. Il décrit la situation présente de celle-ci et conclut en ces termes :

Je saisis l'occasion qui m'est offerte de constater que, dorénavant, nos travaux seront facilités par les mesures heureuses que

le gouvernement a prises en créant l'office du commerce extérieur, l'office colonial, les bourses de séjour à l'étranger, en promulguant la loi nouvelle qui, émancipant les Chambres de commerce, leur permet de se concerter, de se réunir en congrès et de concentrer ainsi des efforts qui, restant isolés, demeureraient souvent stériles.

Heureuses en effet sont les mesures qui tendent à grouper, à solidariser les intérêts dans ce siècle où le règne de l'industrie et du commerce devient prépondérant ; neoublions pas que la force de nos voisins, le secret de leurs succès rapides et déconcertants est l'association, l'esprit d'union, de persévérance, et que la grandeur d'un pays, sa puissance économique résultent de la collaboration étroite, et je dirai cordiale, de tous ses citoyens.

Puisse ces sentiments nous pénétrer, réveiller notre esprit d'initiative, stimuler notre patriotisme et concentrer toutes nos énergies vers un but unique, celui de notre régénération commerciale d'où dépendent, dans ce monde nouveau aux transformations si soudaines, la prospérité de notre belle patrie et sa gloire future. Je bois à ses succès en 1900. Je lève mon verre à M. le président Loubet, le fidèle gardien de nos institutions républicaines, à MM. les ministres qui nous secondent dans la laborieuse tâche, à la presse que je remercie de son concours, au commerce et à l'industrie, à tous ceux qui se sont unis à nous.

Le Président de la République va répondre.

M. Loubet semble posséder l'art des discours brefs. Puisse-t-il le garder ! Voici textuellement en quels termes il a répondu au président de la Chambre de commerce :

Monsieur le Président, vous venez d'indiquer le programme de travail auquel s'applique en ce moment la Chambre de commerce de Dijon. L'avenir ne lui réserve pas une moindre tâche. Votre compagnie est un des organes nécessaires de la prospérité du pays.

Une nation comme la nôtre doit avoir sans doute grand souci des idées pures ; elle ne se désintéresserait pas, sans s'amoindrir, des controverses d'ordre théorique ; mais nous ne voulons pas répéter les traditions d'idéalisme qui ont fait dans l'histoire la grandeur de la France.

C'est pas seulement sur les champs de bataille ni dans le domaine des idées que les nations sont rivales. La lutte se déplace et se transforme, elle devient de plus en plus vive sur le terrain économique : le commerce, l'agriculture, l'industrie donnent lieu à des défaites ou à des victoires, dont nous avons le devoir de nous préoccuper chaque jour davantage.

Vous en êtes les champions, messieurs, et vous apportez à défendre nos droits et nos intérêts, une énergie, un esprit d'initiative, des qualités pratiques et morales dont le pays tout entier tirera un utile profit. Les Chambres de commerce échappent aux divisions politiques. Elles sont comme la zone neutre où s'accroissent toutes les opinions et toutes les bonnes volontés. Elles jouissent d'une autorité particulière auprès du gouvernement qui fait un incessant appel à leur concours. Vous nous aidez, messieurs, à ouvrir des voies nouvelles à notre commerce, à protéger nos intérêts toujours menacés par une concurrence croissante, à la faire triompher sur les marchés du monde. C'est là un programme digne de vous et auquel vous ne consacrerez pas en vain tous vos soins.

Je bois à sa réalisation, je bois à la Chambre de commerce de Dijon et à la prospérité de ce pays.

On applaudit. Cependant, M. Loubet ne laisse pas que d'être très ennuyé. Il sait qu'on attendait autre chose qu'un discours et, cette autre chose, il ne peut pas la donner. Il n'y a plus de croix disponible. M. Loubet, néanmoins, obéissant du ministre du commerce la promesse formelle que M. Collet-Laurent sera décoré le 14 juillet. La nouvelle se répète et vaut de plus vives acclamations au Président.

En se retirant, il passe devant notre gracieux confrère de la *Prode*, Mme Jeanne Brémontier.

Il s'arrête devant elle, demande la faveur de lui serrer la main et lui dit :

Vous étiez déjà à Montélimar. Vous voilà forcée d'être de tous mes voyages. Soyons indiscret. Le Président doit savoir que Mme Brémontier passe pour combattre les effets du mauvais poil.

En voiture ! Par un chemin adroable, enguirlandé de vert par le printemps, le cortège se rend au vélodrome où doit avoir lieu la vingtième fête fédérale de gymnastique.

Quoiqu'on l'ait souvent tourné en ridicule, le spectacle ne manque pas d'intérêt. Un instant même, il a été grandiose.

Il y a là 344 sociétés en présence ; chacune a son drapeau. Tous les insignes sont groupés devant la tribune présidentielle. L'effet est si beau que le photographe Paul Boyer braque aussitôt son appareil.

Celui à qui, lors du dernier concours, a été confié le drapeau de l'Union, le remet au président Cazelet, qui le tend à son tour au représentant de Paris, où se tiendra, en 1900, la fête fédérale. Apr s des exercices variés, qui sont exécutés par des milliers de gymnastes et qui donnent une idée de la grâce virile, le Président de la République remet les palmes académiques à M. Aristide Thiriet, vice-président de la fête fédérale et commissaire général des fêtes de Dijon. Il fait un nouveau discours où il félicite chaleureusement « l'homme qui a été le plus utile au département, M. Magnin, vice-président du Sénat », qui ne peut retenir ses larmes.

Mais le chef de l'Etat est attendu par les groupes ouvriers qui doivent lui offrir un lunch dans la salle des Etats de Bourgogne. Il est conduit à sa voiture par une foule enthousiasmée.

Les ouvriers vont lui faire pareille ovation. Il faut que M. Loubet ait une rude santé pour pouvoir boire encore avec eux. Il leur distribue les médailles méritées par leur travail et les quitte à cinq heures et demie pour se rendre à la gare où l'attendent MM. Noblemare, Ruellé et Brière qui vont le ramener à Paris en le faisant dîner dans le train.

Seuls, MM. Georges Leygues et Roujon, sont restés à Dijon.

Le ministre de l'instruction publique doit visiter demain mardi, de façon moins sommaire qu'aujourd'hui, tous les professeurs et tous les élèves.

Il regrettera de ne pas s'être trouvé dans le joyeux train présidentiel où on n'a eu à évoquer que d'agréables souvenirs.

Si j'étais chef de l'Etat, je ne réverais rien de mieux que ces deux journées absolument triomphales.

Charles Chincholle.

P.-S. — M. Loubet est arrivé à Paris à dix heures trente-quatre du soir. Le général Zurlinden, gouverneur de Paris ; MM. Charles Blanc, préfet de police ; Brumant, secrétaire général du préfet de la Seine ; Mouquin, etc., l'attendaient sur le quai.

Aux abords de la gare de Lyon était entassée une foule considérable qui l'a salué avec respect.

Le Président est rentré à onze heures à l'Élysée, en voiture découverte, et sans la moindre escorte. — C. C.

L'EXPOSITION D'ORTICULTURE

Il est nécessaire pour nos élégantes mondaines de paraître avec avantage à l'inauguration de l'Exposition d'horticulture qui aura lieu aux Tuileries après-demain. Aussi, les salons de Mme Blanche Leigh (4, rue de la Paix), véritable créatrice de beauté, sont-ils très fréquentés ; sa merveilleuse Loti accomplit des miracles, faisant disparaître toutes les imperfections de la peau.

AUTOUR D'UN CONGRÈS

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

La Haye, 22 mai 1899.

C'est demain matin que s'inaugurent — après deux réunions qui ne furent guère que de cérémonie — les séances de travail du Congrès.

Il est intéressant de préciser dans quelles conditions vont s'organiser ces travaux.

Je vous ai dit que la Conférence, en son assemblée plénière de samedi, avait décidé la formation de trois grandes Commissions : *Guerre et marine*, *Usages de la guerre et Croix-Rouge*, *Arbitrage international*.

Cette division ne s'est point établie arbitrairement ; en relisant le texte de la « circulaire Mouraviev », qui traitait aux puissances, en janvier dernier, les lignes générales du programme soumis à leurs délibérations, on constate que les huit paragraphes qui la composent appelaient cette répartition de la façon la plus naturelle et que les délégués n'ont eu, pour s'organiser, qu'à en suivre automatiquement, en quelque sorte, les prescriptions.

C'est ainsi que le programme de travail de la première Commission (*guerre et marine*) tient exactement dans le cadre des paragraphes 1, 2, 3 et 4 de la circulaire Mouraviev, dont je rappelle le texte :

1° Entente stipulant la non-augmentation, pour un terme à fixer, des effectifs actuels des forces armées de terre et de mer, ainsi que des budgets de guerre y afférents ; étude préalable des voies dans lesquelles pourraient être réalisés dans l'avenir une réduction des effectifs et des budgets ci-dessus mentionnés ;

2° Interdiction de la mise en usage, dans les armées et les flottes, de nouvelles armes à feu quelconques et de nouveaux explosifs, aussi bien que de poudres plus puissantes que celles adoptées actuellement, tant pour les fusils que pour les canons ;

3° Limitation de l'emploi, dans les guerres de campagne, des explosifs d'une puissance formidable déjà existants, et prohibition du lancement de projectiles ou d'explosifs quelconques du haut des ballons ou par des moyens analogues ;

4° Défense d'employer dans les guerres navales des bateaux torpilleurs sous-marins ou plongeurs, ou d'autres engins de destruction de la même nature ; engagement de ne pas construire à l'avenir de navires de guerre à éperon.

Les thèmes de la discussion de la deuxième Commission sont également définis et limités par le texte des paragraphes 5, 6 et 7 de la circulaire :

5° Adaptation aux guerres maritimes des stipulations de la convention de Genève de 1864, sur la base des articles additionnels de 1883 ;

6° Neutralisation, au même titre, des navires ou chaloupes chargés du sauvetage des naufragés, pendant ou après les combats maritimes ;

7° Revision de la déclaration concernant les avertissements de la guerre, élaborée en 1874 par la conférence de Bruxelles et restée non ratifiée jusqu'à ce jour.

Enfin, le huitième et dernier paragraphe du document trace, de façon non moins précise, à la troisième Commission, le programme de ses conversations de demain :

8° Acceptation, en principe, de l'usage des bons offices de la médiation et de l'arbitrage facultatif, pour des cas qui s'y prêtent, dans le but de prévenir des conflits armés entre les nations ; entente au sujet de leur mode d'application et d'établissement d'une pratique uniforme dans leur emploi.

Ces conversations seront menées dans le plus grand secret. Le ministère des affaires étrangères a fait imprimer un petit nombre de cartes, grâce à quoi les journalistes, avides de contempler plusieurs heures par jour, pendant deux mois, un mur derrière lequel il se passe quelque chose, pourront avoir accès dans les jardins de la Maison du Bois ; mais le palais même lui sera rigoureusement fermé, et ils n'auront, à partir de demain, pour satisfaire leur curiosité, que les brèves communications officielles que M. Raffalovich, secrétaire général adjoint de la Conférence, leur transmettra au nom du bureau, — et enfin les potins, les racontars mais ou faux qui déjà circulent dans la Haye, et qui, naturellement, se multiplieront et se feront plus niais et plus fous (que MM. les délégués y prennent garde) à mesure que les renseignements officiels se feront plus rares.

Je vous ai dit que les délégués à la Conférence de La Haye étaient au nombre de cent huit. Mais il faut distinguer.

Ces délégués forment trois catégories distinctes : celle des premiers délégués (ou chefs de délégation), celle des délégués assesseurs ou techniques, et celle des secrétaires.

Toutes trois ont droit d'entrée au palais, et assistent aux assemblées plénières ; mais les deux premières seules prennent part aux discussions, et figurent officiellement aux séances de travail.

Ces délégués « utiles », je veux dire officiellement admis aux travaux du congrès, sont au nombre de quatre-vingt-onze seulement.

En voici la liste complète :

ALLEMAGNE. — Premier délégué : comte de Munster ; Assesseurs : baron de Stengel, Dr Zorn, colonel de Gross de Schwarzhoff, capitaine de vaisseau Siegel.

ÉTATS-UNIS. — Premier délégué : M. White ; Assesseurs : MM. Stanford Newell, Hon. Seth Low, capitaine de vaisseau A. T. Mahan ; capitaine Crozier, F. W. Holls.

ARMÉE-HONGRIE. — Premier délégué : comte de Welsersheimb ; Assesseurs : MM. A. Okolicsanyi de Okolicsna, G. Mérey de Kapos-Mérey, Prof. Lammasch, lieutenant-colonel V. de Kneupach, capitaine de corvette S. Solyty.

BELGIQUE. — Premier délégué : M. A. Beer-naert ; Assesseurs : comte de Grelle-Rogier et chevalier E. Descamps.

CHINE. — Délégué unique : M. Yang Yu. DANEMARK. — Premier délégué : M. le chambellan de Bille ; Assesseur : colonel von Schnack.

ESPAGNE. — Premier délégué : duc de Tetuan ; Assesseurs : MM. Ramirez de Villa Urrutia, et A. de Bague.

FRANCE. — Premier délégué : M. Léon Bourgeois ; Assesseurs : MM. G. Bihourd, d'Estournelles de Constant, contre-amiral Pélissier, général Monnier, Louis Renault.

GRANDE-BRETAGNE. — Premier délégué : sir J. Pauncetot ; Assesseurs : sir H. Howard, vice-amiral Fisher, général-major Ardagh.

GRÈCE. — Délégué unique : M. Delyannis. ITALIE. — Premier délégué : comte Nigra ; Assesseurs : comte Zannini, commandeur G. Fusiato, général-major Zucconi, capitaine de vaisseau Bianco.

JAPON. — Premier délégué : baron Hayashi ; Assesseurs : M. J. Motono, colonel Uyehara, capitaine de vaisseau Sakamoto.

LUXEMBOURG. — Premier délégué : M. Eyschen ; Assesseurs : comte de Villers.

MEXIQUE. — Premier délégué : M. de Mier ; Assesseur : M. Zenil.

PAYS-BAS. — Premier délégué : M. le Jonkheer van Karsbeek ; Assesseur : général den Beer Poortugael, MM. Asser et Rahusen.

PERSE. — Délégué unique : général Mirza Riza-Khan.

PORTUGAL. — Premier délégué : comte de Macedo ; Assesseurs : MM. d'Ornellas Vasconcellos, comte de Selir, capitaine Ayres d'Ornelas.

ROUMANIE. — Premier délégué : M. A. Bel-diman ; Assesseurs : MM. Jean N. Papiniu et colonel G. Coanda.

RUSSE. — Premier délégué : M. de Staël ; Assesseurs : MM. de Martens, de Basily, A. Raffalovich, colonel Jilinsky, colonel Baraitsev, capitaine de frégate Schéine, lieutenant de vaisseau Ovtchinnikov.

SERBIE. — Premier délégué : M. Milatovitch ; Assesseurs : colonel Maschine et professeur Veylkovitch.

SIAM. — Premier délégué : M. Phya Suriya ; Assesseurs : MM. Phya Visuddha, Corragioni d'Orelli et Rolin.

SUÈDE ET NORVÈGE. — Premier délégué : baron Bildt ; Assesseurs : colonel Brændstrem, commandeur de Hjulhammar, président Konow, général major Thaulow.

SUISSE. — Premier délégué : docteur Arnold Roth ; Assesseurs : colonel Kunzli et M. Edmond Odier.

TURQUIE. — Premier délégué : Turkhan-pacha ; Assesseurs : Noury-bey, général Abdullah-pacha, contre-amiral Mehmed-pacha.

BULGARIE. — Premier délégué : docteur Stanioloff ; Assesseur : major Hessapchiev.

Cette liste a été communiquée comme « provisoire » aux représentants des puissances ; mais on ne s'attend plus à y voir introduire d'importantes modifications.

Les premiers délégués ont tenu à se montrer très libéraux vis-à-vis les uns des autres dans l'organisation des séances de travail : il a été décidé, par exemple, qu'un même délégué pourrait figurer dans plusieurs commissions, et que les chefs de délégation seraient autorisés à se mêler aux travaux des trois commissions, sans nécessité d'inscription préalable. Néanmoins, chacun d'eux s'est, pour la forme, fait inscrire dans un groupe. Et il est intéressant de constater que c'est au troisième groupe — à la commission d'arbitrage — que les « grands noms » de la Conférence se sont, comme par hasard, donné rendez-vous.

Le comte de Münster est inscrit à cette commission ; il y rencontrera le premier délégué d'Autriche-Hongrie, le comte de Welsersheimb, et aussi le premier délégué d'Italie, le comte Nigra, et M. Léon Bourgeois, premier délégué de France.

Ainsi se confirme déjà l'indication contenue dans le discours de M. de Staël : à savoir que la question de l'arbitrage international est celle sur laquelle le grand effort de la Conférence portera.

Elle ne passionnera pas que les délégués. Dès à présent, font route pour La Haye des philosophes de tous pays qu'aucun mandat n'y appelle, mais qui viennent là pour savoir, et pour voir ; qui accourent vers ce paragraphe 8 de la circulaire Mouraviev, comme des papillons vers la lumière... Tous les apôtres de l'arbitrage international, tous ceux qui ont rêvé la fin des grandes boucheries humaines, sont ici déjà, ou vont y venir : Mme la baronne de Sittler, installée depuis plusieurs jours ; MM. Gh. Stead, Novicov, Stanhope, le baron de Courcel, Charles Richet, Frédéric Passy, presque aveugle, mais toujours admirable de vaillance, malgré l'âge, et les devoirs qui ont accablé sans relâche, depuis plusieurs années, cet homme de bien.

Et il y a aussi M. Jean de Bloch, qui n'est pas la moins originale de ces figures d'« à côté ». M. Jean de Bloch, ancien constructeur de chemins de fer et financier polonais, est venu de Varsovie à La Haye, pour donner aux diplomates et aux militaires son avis sur le désarmement. Mais ne vous moquez pas : cet amateur est de taille à en remonter, sur les choses de la guerre, à beaucoup de professionnels. Voilà une dizaine d'années qu'il a quitté les affaires, M. de Bloch s'est voué tout entier à l'étude des questions militaires, et, sans que probablement l'on s'en doutât en France, il est devenu, au regard des Russes et des Allemands, un maître que l'on écoute, et dont les écrits font autorité.

M. de Bloch a notamment publié, en langue russe et allemande, un ouvrage en cinq gros volumes sur la Guerre future, dont la traduction française est achevée, et où il a développé des idées et produit des démonstrations qui n'ont pas été sans influence, affirment ses amis, sur l'esprit de l'empereur Nicolas.

L'originalité de ce travail colossal — dont j'aurai probablement à reparler au cours des travaux de la Conférence — c'est qu'il est l'œuvre d'un homme étranger par métier aux choses de l'armée, et qui, laissant de côté les raisons philosophiques au nom desquelles la guerre est vantée, ou acceptée, ou condamnée, n'a voulu la juger qu'en économiste, en bourgeois pratique et de bon sens. Il s'est approché de la monstrueuse machine ; il l'a démontée pièce à pièce, et il a regardé ce qui y avait dedans... Propriétaire de plusieurs immeubles où le gouvernement russe loge des régiments, il est entré chez ses locataires, les a regardés vivre, a interrogé les officiers et les hommes sur les choses de leur état. De là une expérience très neuve, si l'on peut dire, et qu'aucun préjugé d'éducation ni de caste ne détournait de la droite ligne.

Que fera M. Jean de Bloch à La Haye ? Je n'en sais rien. Pour le moment, il dis-

tribue ses gros volumes aux délégués, et démontre en toutes langues, aux journalistes qui encombrant son appartement de Scheveningue, l'absurdité et la folie de perfectionnements militaires et maritimes qui, en paraissant devoir assurer ou maintenir la supériorité de quelques-uns sur quelques autres, aboutiront — le jour où on en voudra faire l'expérience — à l'irréparable ruine de tous.

Mais la Conférence n'en est pas encore à recourir aux bons offices des « amateurs » ; et pour le moment, c'est la constitution de ses bureaux de Commissions qui l'occupe. Elle y consacra la plus grande partie de sa journée de demain.

Cette semaine, première réception chez la Reine. Puis, les journées de travail sérieuses commenceront. Les délégués n'en seront pas détournés par de passionnantes distractions. Les soirées à La Haye sont assez vides en ce moment. Les théâtres sont fermés, les réceptions sont rares : les délégués n'ont guère jusqu'ici pour se divertir que les grands clubs, les fumoirs des hôtels, et la plage déserte de Scheveningue, où souffle un vent furieux depuis deux jours.

Bonnes conditions, en somme, pour agiter à loisir, dans la fumée des cigares, les grands problèmes...

Emile Berr.

D'autre part, l'Agence Havas nous communique la dépêche suivante :

La Haye, 22 mai. — Après de nouveaux et actifs pourparlers entre les premiers délégués des grandes puissances, pourparlers qui ont duré quarante-huit heures, un accord est intervenu, dans la soirée, sur la nomination des présidents des trois Commissions ; mais le programme de demain a été changé. La première Commission, qui devait se réunir à dix heures, se réunira à quatre heures de l'après-midi. Tous les premiers délégués viennent d'être convoqués à une réunion au palais du Bois. On leur fera connaître l'accord intervenu aujourd'hui entre les grandes puissances.

La conférence tiendra à midi une séance plénière (pro forma) pour l'acceptation officielle de l'accord sur les présidences. La seconde Commission tiendra sa première séance, comme elle a été fixée, à deux heures de l'après-midi.

La convocation pour la séance plénière se fait actuellement.

LA SOMATOSE

Il est essentiel de ne jamais absorber la Somatose en poudre : non dissoute, elle ne s'assimile pas. La solution de Somatose peut se prendre soit en nature, dans l'eau chaude ou tiède de préférence, soit mélangée à du lait, du cacao, du café, du chocolat, du thé léger, du bouillon, du potage, etc... Le mélange au vin rouge ou blanc est seul à éviter.

La Somatose ainsi préparée s'administre facilement au malade, à son insu.

UN DERNIER MOT

Sur LES CENDRES DE MARCEAU

Il n'est pas encore dit ! A la suite de notre article sur l'urne déposée au Crédit lyonnais, M. Albert Chamberland, professeur d'histoire au lycée de Chartres et grand fouilleur d'archives, est parti en campagne.

Il arrivait, hier, à Paris, bourré de documents fort intéressants découverts à Chartres, patrie de Marceau, qui, elle aussi, possède des cendres du général de l'armée de Sambre-et-Meuse ; et ces documents joints à ceux qu'il possédait déjà et aux nôtres, formaient un historique en apparence complet des cendres de Marceau.

Cet historique basé sur des pièces d'une incontestable authenticité, que nous ne pouvons énumérer ici, mais qu'il a livrées au *Progrès*, de Chartres, dont le directeur, M. Maunier, s'est empressé de les publier ; cet historique, très sûr, mais malheureusement incomplet comme on le verra tout à l'heure, le voici résumé en quelques mots.

Les cendres de Marceau auraient été divisées en cinq portions, dont trois subsistent encore aujourd'hui. Après l'incinération du corps de Marceau au Petersberg, ses cendres sont enfermées dans une urne de marbre que l'on place dans le monument de Colbentz.

Par bonheur, Bernadotte a l'idée, peu de temps après, d'en distraire une partie, qui est ainsi sauvée, car en 1804 le tombeau de Colbentz est violé, les cendres sont dispersées.

La portion sauvée par Bernadotte est envoyée à Emira Marceau, sœur de son compagnon d'armes.

De cette portion quatre parts sont faites par Emira Marceau. Emira fait présent de l'une de ces parts à Agathe Leprêtre de Châteaugiron, la fiancée de Marceau, et elle en donne une autre au capitaine Maugars, ami intime de son frère.

La part d'Agathe de Châteaugiron ? Disparue aujourd'hui. La part du capitaine Maugars ? C'est celle qui est actuellement à Chartres, dans le piédestal de la statue de Marceau.

Restent deux autres parts. Celles-ci, Emira Marceau les garde pour elle-même et pour sa famille.

L'une est déposée en 1834 dans la tombe d'Emira Marceau, à Nice, exhumée en 1880 et transportée au Panthéon. L'autre, c'est celle qui, transmise par Emira Marceau à son mari,

coup d'autres évènements ne cessait de lui prodiguer. En réalité, c'est la majorité, et c'est l'épiscopat qui se trouvent atteints par la décision de la congrégation romaine.

D'autre part, on n'a pas oublié que Léon XIII, s'entretenant naguère avec l'archevêque d'Avignon de l'œuvre entreprise par la Mère Marie du Sacré-Cœur, en avait nettement approuvé le principe.

Il ne viendra certainement à la pensée de personne que le pape ait pu, à si bref délai, contredire ses propres affirmations; et je me sens moins que tout autre porté à lui faire cette injure. Il est donc évident que le Saint-Père — à qui, ainsi que le faisait très justement observer la *Vérité*, on s'abstenait alors, pour ménager ses forces, de soumettre les affaires importantes — n'a pas eu connaissance du jugement rendu par la congrégation des évêques et réguliers.

La Mère Marie du Sacré-Cœur n'accepte pas moins ce jugement avec l'abnégation la plus absolue. Elle écrit dans ce sens à son Ordinaire, qui est Mgr Sueur, archevêque d'Avignon. Elle ne songe point, comme elle serait peut-être en droit de le faire, à en appeler du pape malade au pape bien portant. J'ai eu l'honneur de la voir le lendemain de sa « condamnation », et je n'ai trouvé sur ses lèvres que des paroles de résignation et de foi. — « J'ai eu, n'est-il pas vrai, m'a-t-elle dit, un beau vendredi saint! J'en remercie Dieu du fond du cœur. »

C'est en effet le vendredi saint à trois heures que l'éminente fille de Notre-Dame a reçu la fâcheuse nouvelle. Je recommande la coïncidence à ceux de nos confrères qui aiment ces rapprochements...

J'apprends, d'autre part, que l'ordre auquel appartient cette religieuse et qui en aurait fait des reliques si elle avait réussi ne veut plus la connaître, ne la connaît plus... C'est tant pis pour l'ordre de Notre-Dame.

Julien de Narfon.

DANS LA MARINE

On sait que, l'an dernier, l'amiral Besnard, alors ministre de la marine, mit à la retraite d'office vingt-huit officiers, lieutenants de vaisseau ou capitaines de frégate. Neuf d'entre eux se sont pourvus devant le Conseil d'Etat contre la mesure qui les frappait. Le Conseil d'Etat leur a donné gain de cause, en déclarant que la mesure en question avait été illégale et prise en violation de la loi, et ces neuf officiers ont été réintégrés dans les cadres de la marine.

Mais le même Conseil d'Etat a déclaré également que les dix-neuf autres officiers, qui ne s'étaient pourvus devant lui, étaient bel et bien rendus définitivement à la vie civile.

Ces dix-neuf officiers sont cependant victimes de décisions ministérielles reconnues illégales. Et il semble que l'arrêt du Conseil d'Etat qui a proclamé cette illégalité devait créer une obligation morale de les réintégrer, eux aussi, dans les cadres.

Comment admettre, en effet, qu'une décision reconnue illégale et annulée pour les uns puisse rester en vigueur pour les autres, par la seule raison qu'ils n'ont pas réclamé?

Si cette thèse était admise, il y aurait à craindre pour l'avenir qu'une décision, légitime, lésant un grand nombre d'officiers de l'armée ou de la marine, et discutable au point de vue légal, n'entraîne une telle quantité de pourvois que ce serait une manifestation en masse (interdite par les règlements) contre l'autorité du ministre; d'où une atteinte aux principes de la discipline.

En conséquence, les intéressés, c'est-à-dire les dix-neuf victimes de l'usage de l'an dernier, s'adressent aux Chambres pour obtenir les moyens légaux de réparer une injustice criante. La Commission des finances du Sénat a voté, ces jours-ci, à l'unanimité, un projet de résolution invitant le ministre de la marine à faire le nécessaire pour la réintégration dans les cadres de tous les officiers frappés illégalement.

Il convient que le ministre complète ainsi l'œuvre de justice et de réparation commencée par le Conseil d'Etat, à une condition, cependant, c'est que l'avancement général des officiers ne soit nullement retardé, du fait de cette réintégration. Or, il y a des moyens pour obtenir ce résultat. Il ne faut qu'un peu de bonne volonté pour les découvrir et les proposer aux Chambres qui ne demandent qu'à les sanctionner.

Marcel Landry.

L'Hospitalité de nuit

L'œuvre de l'Hospitalité de nuit a inauguré mercredi les nouveaux bâtiments de son asile de nuit, 53, rue de Tocqueville, et en a profité pour tenir dans ses nouveaux locaux son assemblée annuelle, présidée par S. Em. le cardinal Richelieu.

On ne pouvait mieux choisir pour cette réunion de charité que le lieu même où elle s'exerce avec tant de vigilance et de zèle, où chaque soir tant de malheureux viennent chercher un abri et un morceau de pain, et y trouvent le salut contre le désespoir.

Après du cardinal Richelieu, qui a prononcé un discours des plus touchants, avaient pris place le baron de Livois, président de l'œuvre, et les autres membres du Conseil : M. Th. Sauzier, Moncharville, A. Savouré, vicomte de Pomereu, A. Viallet, R. de Morlaingourt, Paul Leturc, secrétaire de l'œuvre, et MM. H. de Saint-André, Louis Rivière et Jean de Lannoy.

Dans l'assistance : Mme la duchesse de Mortemart, princesse de Rohan, comtesse de Commaignes de Marsilly, comtesse de Pomereu, Abbat d'Arto, Falatout, Devin, Cruchet, Bouillier, comtesse Cornet, MM. le duc de Cars, duc de Mortemart, comte Berthier de Sauvigny, abbé Pagis, Dufay-Harpe, colonel de Léautaud, général Camier, Drevet, comte de Lambertye, marquis de Saint-Lieux, Cruchet, comte de Luppé, Péan de Saint-Gilles, Grouzet de Lesser, docteur Boulonné.

Après l'approbation des comptes on a visité les nouveaux bâtiments qui sont admirablement aménagés. La nouvelle maison contiendra 175 lits pour hommes, 25 lits pour femmes ou enfants.

En 1898 seulement, l'œuvre a recueilli dans ses différents asiles 75.780 personnes. On a distribué à ces hospitalisés

11.817 vêtements de différentes sortes, 228.504 rations de pain et 15.584 bords de fournaux. Quant au chiffre total des hospitalisés depuis la fondation de l'œuvre qui est relativement récente, il dépasse un million et demi.

Voilà les services que rend à Paris la charité privée, et ce n'est qu'une de ses multiples œuvres.

Jean Régnière.

Nouvelles Diverses

LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

L'assemblée générale annuelle de la Société protectrice des animaux a eu lieu hier au Cirque d'hiver. Comme chaque année, bien avant l'heure de l'ouverture, la salle, malgré ses immenses proportions, était envahie par les curieux. Les bureaux de la Société, installés dans la tribune, ont été très nombreux. L'assemblée a été très intéressante. A côté de l'écrivain qui propage par ses articles, ses livres, les sentiments d'humanité envers les animaux nos compagnons, nos amis, nos aides dans le travail, se place le cocher qui commande à ses chevaux, sans les brutaliser, le plus grand somme d'efforts, l'instincteur qui empêche la traditionnelle destruction des nids et celle des petits oiseaux si utiles à l'agriculture, le gardien de la paix qui fait respecter la loi, le soldat, le sapeur-pompier qui coopère à des sauvetages d'animaux.

Quelques minutes avant une heure ont pris place au bureau MM. Ulrich, président, de la Société; Coutaud, secrétaire général; Le porte, trésorier; de Morsier, président du comité des finances; Pista, président du comité du contentieux; Mareuse, président de publication; Decroix, président honoraire de la Société; Félix de Monnecevo, Gindre-Malherbe, Pothion, Homme de Mirimonde, etc. Le général Zurlinden, gouverneur de Paris, n'ayant pu assister à cette cérémonie, s'était excusé par ces mots adressés au président : « L'œuvre que vous présidez mérite le plus grand intérêt et j'aurais assisté très volontiers à cette fête, dont la portée patriotique et militaire ne m'échappe pas, si je n'étais empêché par un engagement antérieur. »

Après les discours du président et du secrétaire général et le rapport annuel lu par le trésorier, on a commencé l'appel des lauréats. Il est décerné 6 médailles d'honneur, 4 médailles d'or, 14 médailles de vermeil, 82 médailles d'argent, 278 médailles de bronze, 42 médailles de maille, 981 médailles honorables, et on accorde, en outre, 1.955 francs de primes.

Le prix du Président de la République est donné à M. Bisson, capitaine au 6^e régiment de chasseurs d'Afrique, à Mostaganem, qui depuis seize ans a conservé le même cheval d'armes.

Quand est venu le tour des lauréats qui appartiennent à l'armée, M. Ulrich s'est levé et leur a adressé l'allocation suivante :

Mes chers camarades, sur la proposition de vos chefs, nous allons vous remettre les médailles que vous avez si bien méritées. C'est pour nous un grand bonheur et un grand honneur. Vous nous donnez à tous un exemple de dévouement silencieux et de fidélité au devoir.

C'est une haute leçon; car, si la discipline fait la force principale des armées, elle fait aussi, dans les rangs, la puissance d'un grand peuple.

A ces vertus militaires, vous avez ajouté la bonté et l'humanité, qualités bien françaises et sans lesquelles il n'est pas de civilisation. Grâce à vous, qui faites flotter bien au-dessus de nos passions, dans un ciel éclatant et sans nuages, les trois couleurs immaculées de notre drapeau, grâce à vous, qui nous consolez des tristesses présentes en nous donnant des espérances, grâce à vous, qui nous faites voir, dans la grande France, la grande France de la République!

Une triple salve d'applaudissements a accueilli ces paroles.

Un concert a terminé la cérémonie. Le soir un banquet a réuni les membres du Conseil d'administration et les principaux lauréats.

LA SÉCURITÉ DE LA VIEillesse

Pendant qu'au Cirque d'hiver se tenait la séance de la Société protectrice des animaux, dans la salle des fêtes du Trocadéro, la distribution des récompenses aux membres les plus méritants de la société de retraites, la Sécurité de la vieillesse.

M. Delombre, ministre du commerce, qui avait accepté la présidence d'honneur de cette solennité, étant retenu à Dijon, s'était fait représenter.

Avant pris place sur l'estrade avec les membres du bureau de la Société : MM. Mesureur, Louis Puech, Raoul Bompard, Lalage, députés; Escudier et Blachette, conseillers municipaux; Marquez, conseiller général de la Seine, etc.

Un brillant concert a clos la réunion.

MARIAGE D'UN SAUVETEUR

Notre correspondant d'Orléans nous envoie la note suivante :

« Relevé parmi les publications de mariage de la Ville d'Orléans :

« Georges (Jean-Baptiste-Eugène), receveur burlesque, chevalier de la Légion d'honneur, rue Saint-Marceau, 139, et Mme Brunner (Caroline), sans profession, veuve de Jules-Amédée Perraud, rue Saint-Marceau, 139. »

« Georges est, on se le rappelle, l'héroïque sauveur du Bazar de la Charité, vaincu de l'incendie du Bazar de la Charité, vaincu de la Légion d'honneur et sa nomination au poste de receveur burlesque.

UN DRAME RUE SAINT-DENIS

La rue Saint-Denis a été, hier matin, à une heure un quart, le théâtre d'un drame sanglant. Un individu sans aveu, nommé Paul Ramillon, âgé de vingt-neuf ans, accostait, en face du n° 111, une fille soumise, nommée Marie Lefèvre, âgée de vingt-trois ans, habitant à rue des Vertus. Un vive discussion éclata entre eux à propos d'une question d'argent et comme Ramillon menaçait la fille celle-ci se mit à crier : « Au secours! »

de toutes ses forces. Des agents accoururent, mais, avant de prendre la fuite, le misérable tira une arme à feu et fit feu sur le pauvre Ramillon. Le coup de feu eut pour effet de le tuer.

La malheureuse tomba dans les bras des gardiens de la paix en criant : « Ça y est, m'a-t-elle dit, j'ai tué! » puis elle s'évanouit.

Pendant que la victime était transportée à l'Hôtel-Dieu, des agents et des passants se mettaient à la poursuite du meurtrier qui ne tarda pas à être rejoint. Il opposa une résistance désespérée, mais on put enfin le mettre hors d'état de nuire et le conduire au poste de la rue des Prouvaires. Après avoir été interrogé par M. Bureau, commissaire du quartier, Ramillon a été envoyé au Dépôt.

L'INCENDIE D'ASNIÈRES

Un violent incendie a éclaté l'avant dernière nuit à l'imprimerie artistique Claret, 4, rue de Normandie, à Asnières.

M. Bossard, capitaine des pompiers, accompagné d'un sergent-major, un sergent et quatre hommes, a attaqué le feu, dirigeant lui-même la lance. Mais bientôt il est tombé, victime d'un commencement d'asphyxie. Après l'avoir relevé, M. Thompson, l'a remplacé et a dû lui-même, suffoqué par la chaleur, crier : « Arrêtez! »

Le feu n'a été maîtrisé qu'à cinq heures du matin. Toute l'imprimerie est brûlée. Deux blessés, M. Thompson et Roussel, ont été reconduits chez eux, après un premier pansement.

Un chiffonnier, nommé Jean-Baptiste Schaff, demeurant, 135, rue Saint-Charles, se rendait, hier soir, chez une femme dont l'identité n'a

pu être encore établie et qui habite, 102, quai de Javel.

A la suite d'une violente discussion, il tenta de lui couper la gorge à coups de rasoir.

Entendant accourir des voisins, attirés par les cris de la victime, le meurtrier se trancha l'artère carotide avec son arme.

Les deux blessés furent transportés à l'hôpital Boucicaut. Schaff ne tarda pas à expirer. L'état de sa victime n'est pas très grave.

PAR LA FENÊTRE

Les locataires du n° 25, de la rue de la Chaussée-d'Antin, étaient réveillés, la nuit dernière vers une heure du matin, par des cris épouvantables partant du palier du quatrième étage.

Le concierge et des voisins accoururent et trouvèrent une jeune femme, dans un costume des plus légers, qui cherchait à ouvrir la fenêtre et criait : « Ils veulent me tuer, je vais leur sauter! »

C'est en vain qu'ils cherchèrent à la retenir, la malheureuse se précipita dans le vide et vint se briser la tête et les reins sur le pavé de la cour. Elle se tua sur le coup.

La défunte, nommée Juliette Simonnot, âgée de trente-trois ans, qui était atteinte de la monomanie de la persécution, avait été confiée par sa mère, marchande des quatre saisons, rue Condorcet, aux bons soins d'amis, M. et Mme Blavier.

Profitant de leur sommeil et prise d'un accès subit de folie, Juliette Simonnot avait ouvert la fenêtre et cherchait à échapper à ses ennemis imaginaires.

Son corps a été déposé provisoirement au poste de l'Opéra.

Au cours d'un accès subit d'aliénation mentale, un peintre, âgé de trente ans, M. Henri Coquelle, a tenté, hier matin, à onze heures, de se suicider dans son logement, 88, rue Philippe-de-Girard, en se frappant d'un coup de couteau dans la poitrine.

Il avait tenté de se tuer à la gorge, mais la mort était trop lente à venir, il ouvrit la fenêtre et se précipita dans la rue.

On le ramassa respirant encore et on le transporta à Lariboisière.

DUEL DE FEMMES

Deux ouvrières brocheuses, Jeanne Leroy, âgée de seize ans, et Juliette Volant, âgée de vingt ans, s'en voulaient depuis longtemps. Dimanche soir, à la suite d'une altercation nouvelle, elles résolurent d'en finir et d'aller vider leur querelle dans un terrain vague, rue d'Alsace.

Elles s'y rendirent à minuit, armées chacune d'un couteau et la bataille commença. Au bout de cinq minutes, les deux adversaires tombaient blessées à la tête et à la poitrine. Elles ont été relevées et portées à l'hôpital Broca, où M. Baissac, commissaire de police, les a consignées à sa disposition.

Jean de Paris.

Mémoire. — M. le docteur Gilbert d'Hercourt, médecin en chef de la police municipale, est mort hier à son domicile, 115, rue Lafayette.

* Porte-bouteilles en fer-Barbon, méd. d'or 1889, Art. de cave (Nouv. tarif), 52, rue Montmartre, Paris.

J. de P.

Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES DE L'AUBE : Un assassinat.

La Cour d'assises de l'Aube vient de dire le dernier mot dans une affaire qui fit grand bruit, il y a quelques mois, dans la région. Nous voulons parler de l'assassinat du gardien des Magasins Réunis de Troyes.

Le 21 janvier, MM. Héraud et Galland passaient, vers minuit, devant la porte des Magasins Réunis. Leur attention fut attirée par des appels de détresse qui parvenaient de l'intérieur du magasin.

Ils s'approchèrent en hâte de la grille qui seule, la nuit, clôt l'entrée des magasins, et assistèrent, derrière les glaces de la porte, à une lutte terrible entre deux hommes dont l'un, armé d'un couteau énorme, frappait l'autre avec acharnement. Epouvanté, M. Galland courut chercher de l'aide dans un café voisin, tandis que son compagnon escaladait la grille et relevait la victime.

Les agents du bureau central de police accoururent. On reconnut dans la victime un nommé Gaudinot, âgé de cinquante-six ans, gardien de nuit aux Magasins Réunis. Ce gardien, qui avait l'habitude, pendant l'intervalle de ses rondes, de s'asseoir près de la porte de la rue de la République, avait été surpris par derrière. Il avait reçu plusieurs coups de couteau qui lui avaient fendu le crâne. En se protégeant de son bras gauche, le malheureux avait vu l'articulation du coude complètement ouverte et l'épaule lacérée de coups de couteau.

Transporté à l'hospice, il y est mort le 25 janvier.

On s'imaginait que le meurtrier n'aurait pas su s'enfuir. Le magasin fut cerné, et le commissaire de police Delahaye y pénétra le revolver au poing. Mais toutes les recherches furent inutiles. L'assassin avait escaladé les planches d'un rayon et, en brisant un carreau, avait accédé au couloir de la maison voisine et gagné la rue.

Avant que ces constatations fussent faites, dans le public amassé devant le magasin, un jeune homme indiquait à ses amis, Venon et Moulin, la façon dont l'assassin pouvait s'échapper. Ces jeunes gens désignèrent immédiatement à la police, comme pouvant être l'assassin recherché, leur camarade Ernest Zengerlin, âgé de dix-neuf ans, employé aux Magasins Réunis depuis trois mois. Ils racontèrent que quelques instants après le crime, Zengerlin était venu les retrouver au café de l'Aube, où il était arrivé tout essouffé, pâle, décomposé et tremblant, incapable de prononcer une parole et vidant le verre d'un consommateur comme s'il allait défaillir. A la fermeture du café, pour terminer la soirée, ils se rendirent dans une maison mal famée, où l'atmosphère singulière de Zengerlin fut remarquée.

L'instrument du crime, dont la lame a 33 centimètres de long et 6 centimètres de large, a été pris dans le rayon au moment de s'en servir. Quelques jours auparavant Zengerlin disait aux employés de ce rayon, en manipulant un couteau semblable : « Avec cela, on ferait sûrement l'affaire de son homme. » On procéda à son arrestation.

Aux cours des débats, qui ont occupé deux audiences, M. le conseiller Mercier a, dans l'interrogatoire, nettement établi les charges relevées contre l'accusé.

A l'heure où l'assassin a dû s'introduire dans les sous-sols du magasin, l'accusé a été vu, près de la porte donnant accès à ceux-ci, par un employé du magasin, de qui il s'est détourné sans vouloir lui répondre. Une femme qui, au bruit du carreau brisé, se leva et descendit, reconnut dans Zengerlin le fuyard. Ses poignets portaient des traces de coupures.

L'accusé refuse d'indiquer l'emploi de son temps à l'heure du crime, ne voulant pas être encore d'indignation.

TUNIS. — Le prince et la princesse égyptiens Ophyr-bey, le prince et la princesse

lant, déclare-t-il, compromettre personne. Il oppose, d'ailleurs, des démentis formels à tous les témoignages, qui ont égarés pour lui. Avons-nous dit, en outre, que des objets volés aux Magasins Réunis avaient été trouvés à son domicile?

Après un réquisitoire impitoyable de M. de Marville, procureur de la République, et malgré une habile plaidoirie de M. Bouillier, Zengerlin a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

George Grippon.

Informations

Au Musée Guimet. — Le samedi 27 courant, à deux heures, la Société d'anthropologie de Paris, présidée par le docteur Capitan, visitera les collections rapportées par le baron de Bay de Caucase, et exposées temporairement au musée Guimet, dans une salle spécialement aménagée à cet effet.

Le baron de Bay, âgé de cinquante ans, qui était atteint de la monomanie de la persécution, avait été confié par sa mère, marchande des quatre saisons, rue Condorcet, aux bons soins d'amis, M. et Mme Blavier.

Profitant de leur sommeil et prise d'un accès subit de folie, Juliette Simonnot avait ouvert la fenêtre et cherchait à échapper à ses ennemis imaginaires.

Son corps a été déposé provisoirement au poste de l'Opéra.

Au cours d'un accès subit d'aliénation mentale, un peintre, âgé de trente ans, M. Henri Coquelle, a tenté, hier matin, à onze heures, de se suicider dans son logement, 88, rue Philippe-de-Girard, en se frappant d'un coup de couteau dans la poitrine.

Il avait tenté de se tuer à la gorge, mais la mort était trop lente à venir, il ouvrit la fenêtre et se précipita dans la rue.

On le ramassa respirant encore et on le transporta à Lariboisière.

Deux ouvrières brocheuses, Jeanne Leroy, âgée de seize ans, et Juliette Volant, âgée de vingt ans, s'en voulaient depuis longtemps. Dimanche soir, à la suite d'une altercation nouvelle, elles résolurent d'en finir et d'aller vider leur querelle dans un terrain vague, rue d'Alsace.

Elles s'y rendirent à minuit, armées chacune d'un couteau et la bataille commença. Au bout de cinq minutes, les deux adversaires tombaient blessées à la tête et à la poitrine. Elles ont été relevées et portées à l'hôpital Broca, où M. Baissac, commissaire de police, les a consignées à sa disposition.

Le 21 janvier, MM. Héraud et Galland passaient, vers minuit, devant la porte des Magasins Réunis. Leur attention fut attirée par des appels de détresse qui parvenaient de l'intérieur du magasin.

Ils s'approchèrent en hâte de la grille qui seule, la nuit, clôt l'entrée des magasins, et assistèrent, derrière les glaces de la porte, à une lutte terrible entre deux hommes dont l'un, armé d'un couteau énorme, frappait l'autre avec acharnement. Epouvanté, M. Galland courut chercher de l'aide dans un café voisin, tandis que son compagnon escaladait la grille et relevait la victime.

Les agents du bureau central de police accoururent. On reconnut dans la victime un nommé Gaudinot, âgé de cinquante-six ans, gardien de nuit aux Magasins Réunis. Ce gardien, qui avait l'habitude, pendant l'intervalle de ses rondes, de s'asseoir près de la porte de la rue de la République, avait été surpris par derrière. Il avait reçu plusieurs coups de couteau qui lui avaient fendu le crâne. En se protégeant de son bras gauche, le malheureux avait vu l'articulation du coude complètement ouverte et l'épaule lacérée de coups de couteau.

Transporté à l'hospice, il y est mort le 25 janvier.

On s'imaginait que le meurtrier n'aurait pas su s'enfuir. Le magasin fut cerné, et le commissaire de police Delahaye y pénétra le revolver au poing. Mais toutes les recherches furent inutiles. L'assassin avait escaladé les planches d'un rayon et, en brisant un carreau, avait accédé au couloir de la maison voisine et gagné la rue.

Avant que ces constatations fussent faites, dans le public amassé devant le magasin, un jeune homme indiquait à ses amis, Venon et Moulin, la façon dont l'assassin pouvait s'échapper. Ces jeunes gens désignèrent immédiatement à la police, comme pouvant être l'assassin recherché, leur camarade Ernest Zengerlin, âgé de dix-neuf ans, employé aux Magasins Réunis depuis trois mois. Ils racontèrent que quelques instants après le crime, Zengerlin était venu les retrouver au café de l'Aube, où il était arrivé tout essouffé, pâle, décomposé et tremblant, incapable de prononcer une parole et vidant le verre d'un consommateur comme s'il allait défaillir. A la fermeture du café, pour terminer la soirée, ils se rendirent dans une maison mal famée, où l'atmosphère singulière de Zengerlin fut remarquée.

L'instrument du crime, dont la lame a 33 centimètres de long et 6 centimètres de large, a été pris dans le rayon au moment de s'en servir. Quelques jours auparavant Zengerlin disait aux employés de ce rayon, en manipulant un couteau semblable : « Avec cela, on ferait sûrement l'affaire de son homme. » On procéda à son arrestation.

Aux cours des débats, qui ont occupé deux audiences, M. le conseiller Mercier a, dans l'interrogatoire, nettement établi les charges relevées contre l'accusé.

A l'heure où l'assassin a dû s'introduire dans les sous-sols du magasin, l'accusé a été vu, près de la porte donnant accès à ceux-ci, par un employé du magasin, de qui il s'est détourné sans vouloir lui répondre. Une femme qui, au bruit du carreau brisé, se leva et descendit, reconnut dans Zengerlin le fuyard. Ses poignets portaient des traces de coupures.

L'accusé refuse d'indiquer l'emploi de son temps à l'heure du crime, ne voulant pas être encore d'indignation.

TUNIS. — Le prince et la princesse égyptiens Ophyr-bey, le prince et la princesse

lant, déclare-t-il, compromettre personne. Il oppose, d'ailleurs, des démentis formels à tous les témoignages, qui ont égarés pour lui. Avons-nous dit, en outre, que des objets volés aux Magasins Réunis avaient été trouvés à son domicile?

Après un réquisitoire impitoyable de M. de Marville, procureur de la République, et malgré une habile plaidoirie de M. Bouillier, Zengerlin a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Le baron de Bay, âgé de cinquante ans, qui était atteint de la monomanie de la persécution, avait été confié par sa mère, marchande des quatre saisons, rue Condorcet, aux bons soins d'amis, M. et Mme Blavier.

Profitant de leur sommeil et prise d'un accès subit de folie, Juliette Simonnot avait ouvert la fenêtre et cherchait à échapper à ses ennemis imaginaires.

Son corps a été déposé provisoirement au poste de l'Opéra.

Au cours d'un accès subit d'aliénation mentale, un peintre, âgé de trente ans, M. Henri Coquelle, a tenté, hier matin, à onze heures, de se suicider dans son logement, 88, rue Philippe-de-Girard, en se frappant d'un coup de couteau dans la poitrine.

Il avait tenté de se tuer à la gorge, mais la mort était trop lente à venir, il ouvrit la fenêtre et se précipita dans la rue.

On le ramassa respirant encore et on le transporta à Lariboisière.

Deux ouvrières brocheuses, Jeanne Leroy, âgée de seize ans, et Juliette Volant, âgée de vingt ans, s'en voulaient depuis longtemps. Dimanche soir, à la suite d'une altercation nouvelle, elles résolurent d'en finir et d'aller vider leur querelle dans un terrain vague, rue d'Alsace.

Elles s'y rendirent à minuit, armées chacune d'un couteau et la bataille commença. Au bout de cinq minutes, les deux adversaires tombaient blessées à la tête et à la poitrine. Elles ont été relevées et portées à l'hôpital Broca, où M. Baissac, commissaire de police, les a consignées à sa disposition.

Le 21 janvier, MM. Héraud et Galland passaient, vers minuit, devant la porte des Magasins Réunis. Leur attention fut attirée par des appels de détresse qui parvenaient de l'intérieur du magasin.

Ils s'approchèrent en hâte de la grille qui seule, la nuit, clôt l'entrée des magasins, et assistèrent, derrière les glaces de la porte, à une lutte terrible entre deux hommes dont l'un, armé d'un couteau énorme, frappait l'autre avec acharnement. Epouvanté, M. Galland courut chercher de l'aide dans un café voisin, tandis que son compagnon escaladait la grille et relevait la victime.

Itazli, venant de visiter la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, sont arrivés hier sur le transatlantique *Abd-el-Kader*.

Argus.

LA SPÉCIALITÉ

On peut constater aujourd'hui, et cela à l'honneur du public, qu'il délaisse tous les bazars, grands ou petits, pour recourir en toutes choses aux spécialistes, seuls capables de satisfaire à ses exigences de plus en plus croissantes.

Rien de plus naturel que de s'adresser à ceux qui conna

